

D † S

INSTITUT DES FRÈRES
DE L'INSTRUCTION
CHRÉTIENNE

CIRCULAIRE
DU
FRÈRE BERNARD GAUDEUL
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

ACCUEILLIR MARIE CHEZ TOI

Rome Avril 1991

«ACCUEILLIR MARIE CHEZ TOI»

(Mt 1,20; cf. Jn 19, 27)

«Le Frère vénère Marie dans le Mystère du Christ et de l'Église. Dans la servante du Seigneur pleinement docile à l'Esprit Saint, totalement vouée à la personne et à l'oeuvre de son Fils, il voit le modèle éminent de sa vie consacrée, chaste, obéissante et pauvre.

(*Directoire*, 12, par 1)

Frères,

Je désirais depuis longtemps parler de la Vierge Marie. Je ne crois pas, en effet, qu'il soit possible de mener une vie religieuse de qualité sans dévotion à la mère de Dieu. L'année mariale 1987-1988 aurait pu être une occasion favorable, mais l'Encyclique *Redemptoris Mater* était d'une telle richesse qu'il m'a paru meilleur de laisser les Frères la méditer à loisir, sans interférer par un autre texte.

Le faire aujourd'hui nous permettra, s'il en était besoin, de relancer notre ferveur mariale, au cours de ce grand Avent qui prépare l'Église au troisième millénaire du christianisme. Nous venons d'entrer dans la dernière décennie du vingtième siècle; elle va être marquée par un effort sans précédent pour une «nouvelle évangélisation». Comment la Vierge Marie n'y serait-elle pas présente, comme elle le fut à la première, de la Pentecôte à sa glorieuse Assomption?

Parler de Marie est un plaisir, une pente du coeur. Quel Frère ne l'aime? Aussi loin que nous remontions dans notre enfance, nous la rencontrons. Son souvenir est synonyme de joie, de paix, de tendresse. Il est lié à une statue qui trônait en bonne place au centre de la maison, à un bouquet de fleurs dont nous aimions décorer ses images ou ses trônes, à la prière en famille où elle n'était jamais oubliée, à l'autel de l'église paroissiale qui lui était dédié et où nous lui avons été consacrés après notre baptême, au pèlerinage traditionnel à son sanctuaire local. Peut-être aussi au chapelet quotidien en famille, à la récitation des trois Ave Maria le soir au pied du lit, à la célébration du mois de Marie, à l'église ou à l'école, associée à un buisson de cierges et à l'envolée des cantiques, qui disaient à la fois la louange, la confiance et la souffrance.

Marie, c'est la jeune fille dont la beauté fascine et apaise, la mère dont le sourire attire et console, l'Immaculée, à qui tout pécheur peut recourir sans jamais craindre d'être rebuté, la pieta à qui toute peine peut se confier, c'est le recours suprême dans toute détresse. Elle est aimée à tout âge: par les jeunes qui lui confient leur pureté et leur avenir, par les adultes aux prises avec de lourdes charges afin qu'elle leur vienne en aide, par les anciens dont elle est la consolation et l'espérance: «*Maria, socia senis: Marie, compagne du vieillard*» (Paul Claudel, *Journal*, Tome 2, p. 761).

Jean-Marie de la Mennais avait appris de sa mère à aimer Marie. Il jeûnait la veille de ses fêtes, célébrait celles-ci avec joie sans jamais les omettre, récitait tous les jours le chapelet, diffusait sa dévotion dans ses sermons de mission et grâce aux congrégations mariales qui en prolongeaient l'efficacité. En pleine communion de pensée et de coeur avec son associé et «saint ami» Gabriel Deshayes, il ne cessait de rappeler aux Frères l'amour qu'ils devaient avoir pour elle. Dès la Première édition de la Règle, en 1823, tous les deux les invitaient à la récitation quotidienne du chapelet. Si bien que tout Frère dévot à Marie se trouve à l'aise dans la Congrégation. La

spiritualité des Fondateurs inclut la dévotion à la mère de Dieu; celle de leurs fils aussi.

Les Supérieurs généraux qui leur ont succédé ont suivi leurs traces. Ils nous ont laissé trois Circulaires qui sont entièrement consacrées à Marie, sous des approches très différentes: du Frère ABEL, *La dévotion à Marie* (n° 120), du Frère ÉTIENNE, *Nos Journées avec Marie* (n° 196), du Frère ÉLI-SÉE, *Notre recherche de Dieu et Marie* (n° 225).

Aujourd'hui encore Marie est priée et aimée dans le monde entier. Le Concile Vatican II a plus parlé d'elle que tous les autres Conciles réunis. C'était «la première fois qu'un Concile oecuménique présentait une synthèse si vaste de la doctrine catholique sur la place que Marie très sainte occupe dans le mystère du Christ et de l'Église» (Paul VI, Discours de clôture de la 3^e session du Concile, 21 novembre 1964). Paul VI nous a donné une Encyclique lumineuse sur le culte qui lui revient: *Marialis Cultus*, du 2 février 1974, et Jean-Paul II lui en a consacré une autre, en soulignant son rôle dans l'oeuvre rédemptrice de son Fils: *Redemptoris Mater*, du 25 mars 1987.

L'Église voit en Marie sa «figure» parfaite et la présente à tout chrétien comme un modèle, «parce que, dans les conditions concrètes de sa vie (...) elle fut la première et la plus parfaite disciple du Christ» (*Marialis Cultus*, n° 35).

Jean-Paul II, dans sa lettre aux religieux à l'occasion de l'Année de la Rédemption, ajoute que «si Marie est le premier modèle pour l'Église entière, elle l'est à plus forte raison pour les personnes et communautés consacrées à l'intérieur de l'Église», et il les exhorte à raviver la grâce de leur «consécration religieuse selon le modèle de la consécration de la Mère de Dieu» (*Redemptoris Donum*, n° 17). Quant au Code de Droit Canon, il demande aux religieux «d'honorer d'un culte spécial la Vierge Mère de Dieu, modèle et protectrice de toute vie consacrée» (Canon 663, 4).

La Congrégation pour les Instituts de Vie consacrée et les Sociétés de Vie apostolique, dans le document du 31 mai 1983, *Éléments essentiels de la Doctrine de l'Église sur la Vie consacrée*, appelle Marie «modèle et soutien de la vie religieuse» et développe, au numéro 53, la manière dont il faut l'entendre, allant jusqu'à dire que «c'est spécialement en Marie, Mère de Dieu et Mère de l'Église, que la vie religieuse se comprend elle-même le plus profondément et trouve son signe d'espérance».

Par ses voix les plus autorisées, l'Église nous invite donc à ne pas laisser Marie hors de notre vie. Déjà Joseph avait été invité par l'Ange à «prendre chez lui Marie» (Mt 1, 20) et Jean, fidèle au dernier désir de Jésus, «l'accueillit auprès de lui» (Jn 19, 27). Dans cette Circulaire, je voudrais à mon tour inviter chaque Frère, de manière pressante, à «accueillir Marie dans son intimité». Une première partie dira pourquoi, une seconde comment. A la première question, il sera répondu: parce que Jésus l'a donnée pour mère et pour modèle à l'Église et à tout chrétien, en particulier à tout religieux. A la seconde: qu'il faut la prier, l'imiter, l'accueillir dans sa vie et promouvoir son culte.

Il faudrait être saint et poète pour bien parler de la Vierge Marie. Saint pour pénétrer quelque peu son coeur, le comprendre comme de l'intérieur, être à l'unisson de ses pensées, de ses sentiments, de ses joies et de ses souffrances. Poète pour donner aux mots une fraîcheur qui l'évoque dans sa pureté intacte, une jeunesse qui dise son mystère de manière unique et pourtant universelle, une légèreté qui soit en même temps densité, un jaillissement de source qui chante et jamais ne s'épuise, toujours neuve, toujours gaie, toujours pétillante.

Faudrait-il donc se taire? Comment s'y résigner? Alors il reste à parler de l'abondance du coeur, à laisser la plume courir au souffle de l'Esprit. Marie et l'Esprit font toujours bon ménage! Marie et Jésus aussi! Qu'ils nous accompagnent

au long de ces pages! Je fais mienne la merveilleuse prière de Pétrarque: «Vierge belle, qui de soleil vêtue, couronnée d'étoiles, plus tellement au Souverain Soleil qu'il cacha sa lumière en toi, Amour me pousse à parler de toi, mais je ne sais pas commencer sans ton aide et sans l'aide de celui qui dans son amour s'est reposé en toi» (Pétrarque, *Canzone VIII*).

PREMIERE PARTIE

POURQUOI «ACCUEILLIR MARIE CHEZ SOI»?

Il est difficile de juger de la dévotion mariale d'une Congrégation. Est-elle en hausse, est-elle en baisse dans la nôtre depuis l'entrée en vigueur de la nouvelle *Règle de vie*? Une dizaine de numéros parlent de Marie, dont la moitié lui sont totalement consacrés (C 5, 44; D 12, 93, 118). Cela marque un progrès par rapport à la Règle précédente. Mais qu'en est-il en pratique? La Règle passe-t-elle dans la vie? Les faits correspondent-ils aux textes?

Dans l'Église en général, la dévotion à Marie a connu des hauts et des bas au cours de l'histoire. Dans le seul vingtième siècle, elle a traversé plusieurs crises. Il eût été étonnant qu'elles ne retentissent pas dans la Congrégation. Le Concile Vatican II les a-t-il résolues? En théorie, oui; en pratique, ce n'est pas si sûr!

La dévotion à Marie, et plus encore les dévotions ou formes qu'elle revêt correspondent davantage à certaines sensibilités spirituelles et moins à d'autres. Il en est qui craignent tellement de porter ombrage au Christ, qu'ils laissent volontiers Marie dans l'ombre! Pas même question de l'appeler médiatrice, malgré le discret usage du terme par le Concile Vatican II (LG, no 62) ou la récente et longue méditation de Jean-Paul II sur la «médiation maternelle de Marie» (*Redemptoris Mater*, nos 38-50). Il n'existe qu'un seul Médiateur, disent-ils, le Christ (cf. 1 Tm 2, 5). C'est par lui seul et sans nul autre intermédiaire que nous avons accès auprès du Père. Pas question non plus d'accorder des privilèges à Marie. Elle est une femme comme les autres, bien de chez nous, tout ordinaire et par là d'autant plus imitable et à notre portée. Pourquoi en faire une espèce de déesse ou de femme exceptionnelle, plus propre à nous éloigner d'elle qu'à nous la faire aimer?

Le dialogue oecuménique, spécialement avec les Protestants, connaît toutes ces interrogations, toutes ces réactions parfois légitimes au départ devant des excès et des maladresses. On sait cependant que toutes ne sont pas indifférentes à la vraie foi.

Il faudrait ajouter que la dévotion trop sentimentale de quelques Frères a le don d'exaspérer d'autres et de tarir à la source une dévotion qui avait déjà bien du mal à se frayer un chemin. Elle s'abreuve à des écrits de «saintes âmes» dont ils dévorent des livres entiers, bien plus volontiers qu'ils ne méditent l'Évangile. Ou bien, elle s'appuie sur des révélations privées qui annoncent des malheurs apocalyptiques si le monde ne se convertit. Ou bien encore elle met trop en avant des apparitions, non reconnues jusqu'ici par l'Église, qui entretiennent une espèce d'excitation mystique, un piétisme décroché des réalités humaines qui indispose ou inquiète.

Pourquoi également ne pas reconnaître que certaines expressions d'une dévotion communautaire gênent des confrères et les détournent de Marie? Dans telles communautés, par exemple, la récitation ultra rapide du chapelet ne fait qu'engendrer une réaction négative, voire une répulsion, parmi les jeunes Frères entre autres. «D'accord pour prier le chapelet, mais pas pour le réciter à cent à l'heure pour en finir au plus vite ! On n'est pas des machines à débiter des prières, comme certaines débitent des pièces de monnaie ou des capsules de bouteilles!»

Faudrait-il aller jusqu'à dire que des Frères n'ont aucune dévotion envers Marie, qu'ils ne la prient jamais ou très peu, que sa pensée leur est vraiment étrangère, qu'ils ne se rendent même pas compte de l'importance que lui donne l'Écriture? Espérons que non!

Car il n'y a pas à se demander si nous devons donner à Marie une place dans notre vie. Ce n'est pas nous qui lui

donnons une place: c'est le Père lui-même! Il a choisi Marie comme mère de son Fils et donc déjà, à un titre particulier, comme la nôtre, puisque nous sommes frères de Jésus! Et Jésus lui-même ne nous l'a-t-il pas léguée pour mère avant de nous quitter, en une scène tragique qu'il s'agit, avec la Tradition, de comprendre en toute sa profondeur?

En fait, de très nombreux Frères nourrissent une piété solide et bien fondée envers la Vierge Marie. Il faut d'autant plus s'en réjouir que «la dévotion mariale est un précieux indice de disposition à la douceur, à l'humilité, en même temps qu'un signe indubitable de cette bienveillance divine qui s'étend, certes, à tous les humains mais qui, là, est particulièrement visible. Inversement, l'animosité envers la piété mariale est un signe décisif d'inintelligence spirituelle» (André Frossard, *Dieu en questions*, p. 120).

Pour cette première partie, je m'inspirerai du n° 53 du document publié par la Congrégation pour les Instituts de vie consacrée et les Sociétés de Vie apostolique, cité ci-dessus. Il s'appuie essentiellement sur l'Écriture. Ayons-la donc à portée de main, prêts à y recourir à tout instant. J'en suivrai le développement, en réponse au désir de l'Église de nous voir pénétrer le mystère de Marie pour mieux comprendre la vie religieuse. Cette partie aura donc une allure d'explication de texte. Ce ne devrait pas être pour nous déplaire: nous y exerçons si souvent nos élèves! Chacun pourra, à la fin, mettre une note au rédacteur! Voici le paragraphe en question:

«Marie, joie et espérance de la vie religieuse

C'est surtout en Marie, Mère de Dieu et Mère de l'Église, que la vie religieuse prend une plus profonde conscience d'elle-même et trouve son signe d'espérance (cf. LG 68). Celle qui a conçu en restant immaculée parce qu'elle a été appelée, du sein du peuple de Dieu,

à porter Dieu lui-même, de la façon la plus intime qui soit, et à le donner au monde, a été consacrée totalement par l'ombre du Saint Esprit. Elle a été l'arche de la nouvelle alliance. Servante du Seigneur dans la pauvreté des *anawim*, Mère du bel amour, depuis Bethléem jusqu'au Calvaire et au-delà, Vierge obéissante dont le «oui» à Dieu a changé le cours de notre histoire, femme contemplative qui garda toutes ces choses en son coeur, missionnaire se hâtant pour se rendre à Aïn Karim, elle qui a perçu les besoins des époux de Cana, témoin fidèle au pied de la croix, centre d'unité qui rassemblait la jeune Église dans l'attente du Saint Esprit, Marie a fait preuve, tout au long de sa vie, des valeurs qui sont celles de la consécration religieuse. Elle est la Mère des religieux car elle est la Mère de celui qui a été consacré et envoyé; dans son *Fiat* et dans son *Magnificat*, se trouvent, dans toute leur perfection, le don total de la vie religieuse et sa joie de la consécration opérée par Dieu.»

(Éléments essentiels de l'enseignement de l'Église sur la vie religieuse appliqués aux Instituts consacrés à l'apostolat, 31 mai 1983, n° 53).

Je crois que l'on peut proposer de ce texte le plan suivant:

I - Marie, consacrée à Dieu à l'ombre de l'Esprit Saint, modèle des consacrés.

II - Marie et les valeurs de la consécration religieuse:

1) Marie et les trois voeux

2) Marie et la prière

3) Marie et la mission.

J'ajouterai:

4) Marie éducatrice du Christ et de l'Église, dont le document ne parle pas explicitement, puisqu'il s'adresse à tous les religieux et religieuses, et non seulement à ceux qui ont affaire à des jeunes dans des oeuvres d'éducation. Mais ce point revêt pour nous de l'importance.

III - Marie, *mère* des religieux, parce que Mère de Jésus le Consacré et l'Envoyé.

Je conclurai cette première partie par le rappel du Fiat et du Magnificat de Marie dans la vie religieuse du Frère.

I

MARIE MODELE DES CONSACRÉS: le Fiat initial

«Marie consacrée totalement par l'ombre du St Esprit» Marie entre dans l'histoire le jour de l'Annonciation. Sans la visite de l'ange Gabriel, elle serait sans doute restée inconnue. Il n'y aurait nulle trace de cette jeune fille juive, à la vie identique à des millions d'autres, d'une bourgade totalement ignorée. Mais le choix de Dieu change tout: l'inconnue devient la femme que «toutes les générations diront bienheureuse» (Lc 1,48).

Avouons tout de même que ce premier contact avec elle est surprenant! Luc la présente à peine à ses lecteurs ! Il ne dit rien de ses traits, de sa famille, de son éducation, de ses habitudes. Il n'a voulu retenir que l'essentiel: «... Nazareth, une jeune fille, une vierge, fiancée à un homme de la maison de David... et le nom de la jeune fille était Marie» (Lc 1, 27). Nous la découvrons à l'écoute, tendue vers quelqu'un qui lui parle.

Soyons nous aussi tout oreilles, à cette parole qui la «bouleverse» (Lc 1, 29): «Réjouis-toi, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi» (Lc 1, 28).

- *«Réjouis-toi»*: salut adressé dans l'Ancien Testament à la fille de Sion, c'est-à-dire à Sion même, à Jérusalem, où Dieu va établir ou rétablir sa demeure, sur la colline où le temple de Dieu est bâti (cf. So 3, 14; Is 66, 10; Za 9,9). Ce salut messianique, qui n'a plus retenti en Israël depuis des siècles, - car Dieu ne parle plus et les prophètes se sont tus, - se fait entendre aujourd'hui à cette jeune fille. C'est «le premier mot de la nouvelle alliance, le

premier mot du premier matin du monde nouveau» (Georgette Blaquièrre, *L'Évangile de Marie*, p. 20).

- «*comblée-de-grâce*»: «kecharitoménê», un de ces mots grecs intraduisible, qui ne se rencontre qu'ici dans l'Écriture, dont on ne peut donner qu'une idée approchée et qu'on pourrait aussi traduire plus ou moins justement par «favorisée de Dieu», «ma favorite», «ma bien-aimée», «ma préférée». Il est apparenté au mot grâce, qui est, dans l'Ancien Testament grec, d'abord la faveur du roi (1 S 16, 22; 2 S 14, 32; 16, 4; 1 R 11, 19; Est 2, 17...), puis l'amour du bien-aimé (Ct 8, 10; Est 2, 17; 5, 8; 7, 3; 8,5). L'expression marque l'immense tendresse de Dieu pour Marie et la plénitude de grâce dont elle est envahie. «Marie, toute remplie d'une nomination ineffable» (Claudiel, *Journal*, nov.-déc. 1926, p. 628).
- *Le Seigneur est avec toi*: assurance traditionnelle, donnée à l'élu(e) de Dieu, que celui-ci ne saurait l'abandonner, qu'il marche dans sa force, sous sa protection.

Pourquoi Marie est-elle «bouleversée» par cette parole, qu'une répétition multiquotidienne nous conduit si facilement à banaliser, au point que nous ne saisissons plus ce qu'elle a d'extraordinaire? C'est qu'elle perçoit à la fois ses résonances messianiques et l'interpellation personnelle qui lui est faite. La rareté de l'expression utilisée lui traduit de quel amour elle est «distinguée», au point qu'un nom nouveau lui est donné. «Sa stupéfaction vient de la qualité de ce salut. Elle s'étonne devant sa majesté, grandiose par son origine et par son contenu. Il ne peut être destiné qu'à une personne de dignité éminente aux yeux de Dieu.» (Angel Pardilla: *La Nouvelle Mariologie et son impact sur le religieux aujourd'hui*, mai 1988, p. 56).

C'est ici le mystère-clé de Marie, le mystère de sa vocation, d'où dérive le mystère de sa vie. Nous ne saurions trop nous

y attarder. Et nous comprendrons mieux alors le mystère de notre propre vocation. La sienne éclaire la nôtre. Pour nous aussi; l'appel du Seigneur a marqué «comme un tournant dans le cheminement de nos rapports avec le Dieu vivant. Devant chacun de nous s'est ouverte une nouvelle perspective; un nouveau sens et une nouvelle dimension ont été donnés à notre existence chrétienne» (Jean-Paul II, Lettre à toutes les personnes consacrées à l'occasion de l'Année mariale, 22 mai 1988).

Que remarquons-nous? Deux mouvements, qui existent en toute vocation:

1) Une initiative de Dieu.

L'évangéliste y insiste par trois fois. C'est Dieu qui fait la première démarche: «L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu» (Lc 1, 26). C'est Lui qui parle par son messager: «Réjouis-toi, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi... Tu as trouvé grâce auprès de Dieu» (Lc 1, 28 et 30). C'est Lui qui consacre: «L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre» (Lc 1, 35). L'élection de Marie comme mère du Fils de Dieu traduit la séduction que le Père éprouve pour elle. Il la saisit, parce qu'il a lui-même été saisi d'amour, d'un amour gratuit qui comble la personne aimée.

C'est vrai que Marie appartient déjà à Dieu depuis sa conception immaculée, dans le sein d'Anne sa mère. Dès le début de son existence elle est fille de Dieu. Nous, nous naissons avec le péché originel, mystérieusement séparés de Lui. Le baptême fera de nous ses fils, rachetés par le sang de Jésus, marqués de son sceau, d'un «caractère» disent les théologiens, indélébile. Marie, elle, dès le premier instant de son existence, est «pleine de grâce», ce qui «signifie également conçue sans le péché originel, immaculée» (Jean-Paul II, 8 décembre 1983). Elle appartient à Dieu, qui, en vertu des mérites de son Fils, la préserve gracieusement de la souillure originelle. On peut dire de Marie ce que saint Paul dit de l'Église: «Le Christ a voulu se la pré-

senter à lui-même toute resplendissante, sans tache ni ride ni rien de tel, mais sainte et immaculée» (Éph 5, 27).

Le Père Martelet fait remarquer que «aucun enfant ne peut choisir sa mère et moins encore la rendre telle qu'il la désire. Pour le Fils de Dieu, il en va tout autrement. C'est lui qui a choisi sa mère et qui l'a rendue telle qu'il la désirait (...). Cette préparation divine de Marie en vue de l'Incarnation est ce qu'on appelle le privilège de l'Immaculée Conception (...). Il s'agit d'abord de purification, mieux, de pureté, d'absence totale de laideur, d'ombre et d'éléments étrangers. Il y a surtout abondance de lumière, de beauté, de qualités exquis. C'est une communion à l'être même de Dieu grâce au Fils qu'elle doit mettre un jour au monde» (Bernard Martelet, *Marie de Nazareth, celle qui a cru*, pp. 40-41).

Mais lorsque nous entendons ce mot «privilège», au sujet de Marie, Mère du Christ et notre Mère, n'oublions pas que ces merveilles d'amour sont aussi pour nous, pour notre salut, et notre joie: «Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils» (Jn 3, 15).

«... Marie est déjà toute à Dieu. Elle est offerte, elle est donnée, elle est pauvre, elle attend. Mais elle ignore encore avec quelle plénitude doit se réaliser en elle le mot du Cantique: «Je suis à mon Bien-Aimé. Et son coeur est tourné vers moi» (Ct 7, 10) (Maurice Zundel, dans *Les plus beaux textes sur la Vierge Marie*, Régamey. O.P.).

Cette appartenance à Dieu qui la fait fille de Dieu reçoit à l'Annonciation une spécificité particulière. La consécration d'enfant de Dieu, c'est le genre, pourrait-on dire. La consécration vocationnelle, c'est l'espèce.

En quoi consiste celle-ci? Non pas en une consécration nouvelle, pas plus que la profession religieuse n'est un nouveau baptême; mais en une consécration qui réveille la première,

qui la réactive, qui la régénère, la qualifie différemment et lui imprime une autre orientation. Quand Dieu appelle quelqu'un et le met à part pour son service, il le transforme de l'intérieur et le rend apte à sa vocation à la sainteté et à sa mission propre. Car Dieu ne regarde pas quelqu'un d'amour sans le changer. Certes, la fleur que le jardinier ou le poète admire n'en est pas modifiée. Mais une personne n'est pas une fleur: la fiancée sait combien l'amour de son fiancé lui bouleverse le coeur, combien son regard la trouble comme aucun autre.

Le signe de cette transformation est le nom nouveau que Dieu lui donne. En hébreu, en effet, le nom signifie la personne. Ce «n'est pas simplement une appellation sans consistance; il exprime au contraire la nature profonde et la fonction essentielle des hommes et des choses» (*La foi de l'Église, Catéchisme de la Conférence épiscopale allemande pour les adultes*, p. 292). Nommer, c'est reconnaître quelqu'un dans son identité propre. C'est par excellence un acte de paternité, d'engendrement. Pour Marie, «kékhari-toméné», «comblée-de-grâce»; pour Simon, «Khéphas» «roc, pierre»; pour Jacob, «Israël», pour Abram, «Abraham». C'était le sens du nom religieux, qui nous était donné autrefois au moment de l'entrée au noviciat, et qui est encore donné dans beaucoup de monastères: Jean de la Croix, Élisabeth de la Trinité, Marie de Jésus Crucifié.

Ici, Marie reçoit de la part de Dieu un Nom nouveau, ignoré jusque-là dans l'Écriture sous cette forme (voir Si 18, 17; Eph 1, 6). On a bien du mal à le traduire, mais sa signification est claire: Marie est l'objet d'un amour unique de Dieu. Le Père la regarde, la connaît par son nom, et prend plaisir à la regarder. Elle est sa joie. Elle est aimée comme nulle autre ne l'a été et ne le sera. Entre le Père et elle, il y a comme une aspiration qui l'introduit dans le mystère trinitaire, une aspiration de l'Esprit Saint, Souffle du Père et du Fils.

Chacun d'entre nous a été, lui aussi, appelé par son nom,

un nom secret: «Je lui donnerai un caillou blanc, portant gravé un nom nouveau, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit» (Apoc. 2, 17; cf. 19, 12). Comment connaissons-nous ce nom? Dieu nous voit tous en son Fils; pour Lui, nous avons tous le visage de Jésus, souvent, hélas! son visage défiguré de la Passion, où il s'est fait «péché pour nous» (Gal. 3, 13). C'est donc en son Fils que le Père nous nomme, comme c'est en son Fils qu'Il se voit et s'aime lui-même. Déjà les Patriarches de l'Ancien Testament, les Juges, les Prophètes, les croyants, tous portaient un nom que Jésus, mystérieusement, assumerait, parce que déjà ils en étaient la figure.

Le nom que le Père nous donne reflète le nom de Jésus, sous une forme ou une autre: le Bien-Aimé, le Roc, la Lumière, la Vie, la Citadelle, l'Unique. Il nous nomme en son Fils. C'est dire de quel amour il nous aime !: «Celui-ci est mon Fils Bien-Aimé, en qui je me complais» (Mt 3, 17).

Nous avons reçu ce «nom nouveau» (Apoc. 2, 17) le jour de notre profession, comme Marie reçut le sien le jour de l'Annonciation. C'est, en toute rigueur de terme, notre nom propre, c'est-à-dire un nom qui est notre propriété. Si nous comprenions cela il y aurait là de quoi alimenter notre contemplation admirative jusqu'à notre mort: je suis l'objet de l'amour privilégié de Dieu! Je suis aimé de Lui d'une manière unique! Cette expérience de l'Amour nous «bouleverse» nous aussi. Elle nous permet de dépasser nos craintes, de discerner la force de Dieu dans notre faiblesse même, et d'accepter son appel.

Appelé et consacré, je suis aussi transformé. Si elle est accueillie, en effet, la parole de Dieu qui interpelle est efficace; elle ne reste pas lettre morte, elle agit, elle opère comme une nouvelle création, elle est comme une re-création. L'appel de Dieu est transformant.

Comme l'Esprit Saint envahit la Vierge Marie, il nous envahit nous aussi. Il opère en nous une nouvelle effusion de grâce. Nous sommes comme plongés en lui, pénétrés par lui de part en part, rendus capables de vivre selon la vocation qui nous est donnée.

«Ce choix nous invite - comme ce fut le cas pour Marie à l'Annonciation - à nous retrouver au plus profond du mystère éternel de Dieu qui est Amour. Oui, quand le Christ nous choisit, quand il nous dit: «Suis-moi», alors - comme le proclame la Lettre aux Éphésiens - le «Dieu et Père de Notre Seigneur Jésus Christ» nous choisit en Lui: «Il nous a élus en lui dès avant la fondation du monde.... , déterminant d'avance que nous serions pour Lui des fils adoptifs..., à la louange de gloire de sa grâce, dont Il nous a gratifiés dans le Bien-Aimé». Enfin, «Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté, ce dessein bienveillant qu'Il avait formé en lui par avance» (Éph 1, 4-6, 9)Les paroles de Paul: «Votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu» (Col. 3, 3) deviennent alors pour nous d'une vérité toute proche et limpide. Notre vocation est cachée dans le mystère éternel de Dieu avant de devenir en nous un fait intérieur, notre «oui» humain, notre choix et notre décision. Avec la vierge, dans l'événement de l'Annonciation à Nazareth, méditons le mystère de la vocation qui est devenue «notre part» dans le Christ et dans l'Eglise!» (Jean-Paul II: Lettre aux consacrés, op. cit., 22 mai 1988).

2) *Une réponse de l'appelé.*

Le deuxième mouvement, concomitant au premier, monte de la terre, à la rencontre de Dieu qui descend. Marie accueille sans réserve la proposition de Dieu: «Je suis la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon ta parole» (Lc 1, 38). C'est la reddition de tout l'être à la volonté de Dieu. «Marie,

ce n'est pas seulement la main droite qu'elle a tendue à son Créateur, ce sont ses deux bras qu'elle a ouverts, c'est son coeur qu'elle a présenté: Voici la servante du Seigneur» (Claudel, *Journal*, août 1921, p. 515). C'est le oui de l'amour qui se rend, au oui de l'amour qui se donne. Décision libre, qui acquiesce au dessein de Dieu sans réticence. La grâce dont Marie est comblée ne viole en rien sa liberté, mais Dieu l'aide, l'Esprit l'illumine et la fortifie. Un amour intérieur la brûle, et elle répond volontairement et librement, dans une adhésion parfaite du coeur et de l'esprit.

Prise de possession de la part de Dieu, «remise de soi totale et libre de la part de Marie» (*Éléments essentiels...*, op. cit., n° 5). L'initiative divine, non seulement n'est pas refusée, mais elle est épousée dans la joie. Le don de Dieu est accueilli et entraîne le don de soi.

Ce oui de Marie coïncide mystérieusement avec le oui humain du Verbe qui prend chair en elle: «En entrant dans le monde, le Christ dit: «Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation, mais tu m'as façonné un corps. Tu n'as agréé ni holocauste, ni sacrifices pour les péchés. Alors j'ai dit: «Voici, je viens, car c'est de moi qu'il est question dans le rouleau du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté» (He 10, 5-7). Le oui de la Mère au Père coïncide avec le oui du Fils au Père. Jour de joie pour la terre ! Jour où le salut est accompli ! par le oui sauveur de la Mère et du Fils!

Quant à nous, notre réponse se traduit concrètement le jour de notre profession religieuse, où nous disons à Dieu le oui qu'attend son appel d'amour: «Viens, suis-moi», son salut d'amoureux: «Réjouis-toi, comblé-de-grâce, je suis avec toi». C'est le jour de notre annonce, où nous nous livrons totalement: «Je suis le serviteur du Seigneur. Fais de moi ce qui te plaira». «Désormais, le Frère appartient à Dieu à un titre nouveau, parabole vivante de la relation d'amour que son Seigneur

établit avec les hommes régénérés: «Je te fiancerai à moi pour toujours dans la fidélité» (C 24).

Cette consécration transforme l'appelé dans sa relation à Dieu. Elle l'établit avec Lui dans un rapport nouveau, qui a une spécificité propre, différente de celle qui existait auparavant. Marie, qui était fille de Dieu, devient Mère de Dieu. Elle sera la seule femme à avoir avec la Trinité un rapport qui donne le vertige. Celui qui est engendré de toute éternité par le Père est enfanté selon la chair par Marie, en qui opère l'Esprit. Nous ne pouvons imaginer à quelle profondeur d'amour se nouent ces relations nouvelles de Marie avec Dieu et de Dieu avec Marie. Nous nous arrêtons interdits devant le mystère, mais «rien n'est impossible à Dieu».

Dieu nous a saisis, nous aussi, il nous a transformés par son Esprit et établis avec Lui dans une relation nouvelle, mystérieuse mais réelle. «Cette relation est pur don. C'est une alliance dans l'amour mutuel et la fidélité, dans la communion et la mission contractée pour la gloire de Dieu, la joie de la personne consacrée et le salut du monde» (*Éléments essentiels...*, op. cit., n° 5). Elle est de caractère nuptial et peut être comparée à celle qui existe entre époux et épouse (cf. Is 62, 4). Elle implique donc un amour unique, indéfinissable et une mission à laquelle nous consacrons notre vie entière.

«Marie, arche de la nouvelle Alliance»

Dans ce récit de l'Annonciation, le mystère de la vocation est saisi sur le vif, décrit par saint Luc avec une pudeur, une discrétion, une profondeur, qui ouvrent à la contemplation un champ infini.

Le don que Marie fait d'elle-même à Dieu est absolu. L'ange lui a dit comment se ferait la naissance de l'enfant: «L'Esprit Saint viendra sur toi, et la vertu du Très-Haut te

prendra sous son ombre» (Lc 1, 35). Marie accueille cette parole dans la foi. Elle ne comprend pas, mais, vraie fille d'Abraham, elle s'abandonne à la volonté de Dieu, sûre que sa parole s'accomplira. Elle est à la disposition de Dieu, qu'il fasse en elle ce qu'il lui plaira. Elle épouse totalement ses vues, elle se livre sans restriction, dans la foi.

Cette attitude originelle de Marie, - qui sera son attitude de toujours, nous le verrons -, devrait être aussi l'attitude initiale et constante de tout religieux: l'accueil amoureux de la volonté de Dieu, l'adhésion d'esprit, de coeur et de corps à ce que Dieu veut, la confiance absolue en sa fidélité. Toute vocation comporte une part d'inconnu. Que sera demain? «Comment cela se fera-t-il?» Aujourd'hui plus qu'hier peut-être, l'avenir fait peur. Quand une vocation a été bien discernée, pourquoi craindre de s'y engager, même si on ne voit pas bien où elle peut mener, puisque l'on sait pouvoir compter sur la grâce de Dieu pour la réaliser?

«Sois sans crainte (Lc 1, 30). La Parole de Dieu, qui crée et déconcerte, recrée et encourage également. Le courage de ceux qui en ont fait l'expérience repose sur une nouvelle base: la majesté et la fidélité insondables de notre Dieu. Nous reconnaissons notre dépendance et nous trouvons en elle notre sécurité. Nous nous abandonnons complètement et laissons la puissance de Dieu agir à travers nous. Nous nous donnons de tout notre coeur et énergiquement, mais sur un signe de Dieu. Nous ne nous assignons pas à nous-mêmes une telle tâche. Ce n'est pas une profession que nous choisissons, nous y sommes appelés et envoyés» (Pierre Van Breemen, *Tu as du prix à mes yeux*).

La consécration opérée par Dieu est tout intérieure. Aucun signe visible ne la garantit. Il faut y croire. La vie religieuse ne se comprend pas sans la foi. Pour un

incroyant, elle n'a pas de sens. Il la considère comme un geste fou, déraisonnable, comme une mutilation. La foi seule la justifie.

De même n'était-il pas facile pour Marie de croire que, vierge, elle allait enfanter; de croire que son enfant serait le fils de Dieu, le Messie attendu par tout Israël. Malgré tout, elle a cru!

Désormais, elle est par excellence «la demeure du Seigneur». En elle se joignent le Ciel et la terre, l'humanité et la divinité. Elle est vraiment l'arche de la nouvelle Alliance entre l'homme et Dieu. Elle est cette parcelle du cosmos en laquelle Dieu inaugure la nouvelle création, où il est enfin chez lui.

Dans l'étreinte amoureuse de la Trinité, elle va maintenant se consacrer corps et âme à sa mission maternelle. A Bethléem elle va donner au monde le Sauveur, le Fils de Dieu, qui est son propre fils; quarante jours plus tard elle va l'offrir au Père et recevoir de lui, par le vieillard Siméon, la révélation de sa participation douloureuse à la rédemption; pendant trente ans elle va l'éduquer dans la solitude de Nazareth, avec tout l'amour de son cœur et la sagesse de son esprit, entièrement livrée à sa vocation maternelle.

Comme la Vierge Marie, toutes proportions gardées, croyons, nous aussi, à la réalité de notre vocation et de notre consécration. Dieu nous a appelés et nous a faits siens. Il nous a marqués d'un signe qui nous a faits sa propriété; il nous a donné un nom, un nom propre, unique, qui signifie appel et mission, amour et grâce. Soyons-en heureux, restons-y fidèles, et répétons avec Marie: «Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a fait pour moi des merveilles».

Engageons-nous sans réserve, ni de temps ni de force, dans notre vocation de religieux éducateur, donnons au monde un visage de Jésus que nous sommes seuls à pouvoir lui donner. Tous les jours, lorsque nous faisons, comme Marie, la volonté du Père, nous nous montrons «serviteurs du Seigneur», nous ressemblons davantage au Serviteur des serviteurs, nous répondons mieux au nom que le Père nous a donné en son Fils et dont il aime nous nommer.

II

MARIE ET LES VALEURS DE LA CONSÉCRATION RELIGIEUSE: le fiat quotidien

Marie, modèle des consacrés dès le principe de sa vocation, l'est aussi «des valeurs de la consécration religieuse» (n° 53). Celle-ci, réalisée par Dieu et acceptée par l'homme le jour de sa profession, s'exprime par des actes qui en signifient quotidiennement la réalité. Il nous faudrait ici contempler Marie dans sa vie de tous les jours. L'Évangile nous en parle très peu. Ce ne sont que des éclairs dans la nuit. Nous aimerions connaître les activités auxquelles elle se livrait dans sa petite maison de Nazareth, quelles étaient ses relations de voisinage, entendre sa conversation. Rien de tout cela ne nous est dit. Et sans doute est-ce mieux ainsi: notre regard n'a pas à se tourner d'abord vers elle, mais vers Jésus, l'unique Sauveur. Marie «la plus rachetée» (Karl Rahner) nous conduit toujours à Lui. Contentons-nous donc du peu que nous dit l'Évangile.

1) Marie et les voeux

**«Servante du Seigneur
dans la pauvreté des anawim»**

Marie a-t-elle connu la pauvreté économique? En tout cas, sa maison à Nazareth est d'une rare modestie, une espèce de grotte ou de cave, creusée dans le roc, humide et mal éclairée. Beaucoup d'entre nous l'ont vue, ou en ont vu de semblables en Galilée. Pauvreté, simplicité extrême: comment ne pas être ému par un tel dénuement? Il lui a pourtant fallu la quitter pour mettre Jésus au monde... sur la paille! Quarante jours plus tard, elle

ne peut offrir qu'«une paire de tourterelles, ou deux petits de colombes» (Lc 2, 24), la plus humble des offrandes prévues par la loi.

N'imaginons pas cependant qu'elle vivait dans la misère ou le besoin. Joseph avait un métier très respectable, l'un des mieux considérés dans la société villageoise locale, loin d'être méprisé, comme celui de berger, par exemple. La vie était celle d'une famille modeste, simple.

Pendant la vie publique, Marie accompagne Jésus dans ses pérégrinations, au moins de temps en temps, partageant la condition de celui «qui n'a pas une pierre où reposer sa tête» (Mt 8,20; Lc 9,58). A la mort de son Fils, il semble bien que Marie ne possède rien, puisqu'il la confie à Jean.

Pourtant sa pauvreté est avant tout une pauvreté de coeur, cette espèce de détachement de tout ce qui n'est pas Dieu. Marie vivait la pauvreté des «anawim», des «pauvres de Yahweh» qui avaient conservé malgré les malheurs des temps et les siècles de silence de Dieu, la confiance que les promesses messianiques s'accompliraient. Ils mettaient leur foi en Dieu et «gardaient espérance contre toute espérance» (Rm 4, 18). Ils avaient les mains vides, «ils vivaient dans une dépendance totale et confiante dans la providence aimante de Dieu» (*Instruction sur quelques aspects de la Théologie de la libération*, n° 5). Sans pouvoir ni richesse ni ambition, ils attendaient le salut de Lui seul.

Au temps de Jésus, ces «anawim» s'appellent Élisabeth et Zacharie, Siméon et Anne, les bergers et les mages. Ce sont les apôtres et les disciples qui le suivent et l'écoutent, les petits auxquels le Royaume de Dieu est promis, la Samaritaine, Zachée, la femme adultère, celle qui donne en obole de son nécessaire, les malades, les infirmes, les pécheurs surtout, tous ceux qui mettent leur confiance non en eux mais en Jésus. Ce ne sont pas les hommes politiques, Romains ou

sadducéens, encore moins les hommes dits religieux, sanhédrins, docteurs de la Loi, pharisiens, à de rares exceptions près: Nicodème et Joseph d'Arimatee. Ce qui caractérise ces «petits», comme Jésus les appelle, c'est une attitude intérieure faite de détachement, de dépossession de soi et de tout ce qui pourrait ressembler à la puissance, c'est une attitude d'humilité, de dépendance, d'accueil d'un Autre qui vient les bousculer dans leur certitude, les convertir dans leur conduite, en qui ils reconnaissent leur sauveur.

Marie en est le type par excellence. Elle «occupe la première place parmi ces humbles et ces pauvres du Seigneur qui espèrent et reçoivent le salut de lui avec confiance» (LG n° 55). C'est vrai à l'Annonciation, où elle abandonne ses projets, pour accueillir le projet de Dieu. C'est vrai lors du recouvrement de Jésus au temple, où, surprise par la parole mystérieuse de Jésus, elle reste muette et totalement démunie, sans rien comprendre. C'est vrai à Cana, où Jésus marque la distance entre elle et lui. C'est vrai pendant la vie publique: «Qui sont ma mère et mes frères?...» «Non pas heureux les seins qui m'ont allaité, mais celui qui écoute la parole de Dieu.» C'est vrai plus encore au pied de la croix, où elle se dépossède de Jésus même et le remet au Père.

Son propos de virginité est un aspect important de sa pauvreté. Si la virginité est exaltée dans le Nouveau Testament et la tradition catholique, il n'en était pas de même avant l'Évangile: la procréation était un devoir sacré; la stérilité pour une femme était non seulement une immense souffrance, mais une honte; la virginité volontaire quasi impensable, une extrême «pauvreté» et la renonciation au plus beau rêve de toute fille d'Israël: devenir l'ancêtre, la mère peut-être du Messie attendu.

Dans l'évangile, Marie s'efface et se tait, de plus en plus. Il y a chez elle une attitude de dépouillement total, de profonde pauvreté. On n'a pas l'impression une seule fois d'un

replient sur elle-même, sur son bonheur, sur les dons reçus de Dieu. Au contraire, tout est renvoyé à celui-ci: «Mon âme exalte le Seigneur. Il a jeté les yeux sur son humble servante. Il a élevé les humbles, comblé de biens les affamés». Elle ne met pas la main sur le don de Dieu, elle ne retient pas Jésus pour elle, comme pourrait le faire une mère captatrice, elle le livre tout entier. Son «trésor» lui échappe totalement.

Tels devrions-nous être: ouverts à la parole de Dieu, les mains vides, désappropriés, «jouissant des choses comme n'en jouissant pas», conscients de notre impuissance totale dans l'ordre du salut, mais confiants dans la promesse et le don de Dieu. Tel est le sens de la pauvreté religieuse: être devant Dieu comme un petit enfant, qui n'a rien, ne peut rien, mais reçoit tout, émerveillé de la générosité de son père. Comme Marie, présente, mais impuissante, et qui ne compte pas sur elle.

**«Marie, mère du
bel amour»**

L'amour de Marie a ceci de particulier qu'il est tout donné à Dieu et tout donné à Joseph.

Tout donné à Dieu puisque «de fruit de ses entrailles» est le Fils de Dieu, oeuvre de l'Esprit en elle. Tout donné à Joseph, son fiancé, qu'elle «ne connaît pas», mais auquel elle appartient comme épouse, afin que soient respectés les desseins de Dieu inscrivant humainement son Fils dans la famille de David.

Nous saisissons ici combien la virginité vécue dans la foi absolue est fécondité: fécondité physique puisque par la force de l'Esprit, l'amour que Marie réserve à Dieu donne naissance à un enfant qui est le propre Fils de Dieu et fécondité spirituelle puisque, par l'incarnation, le monde est sauvé. La conception virginale de Jésus par Marie est le signe de la fécondité de toute virginité acceptée pour le Royaume (cf. D 39).

Il est difficile de se faire une idée de l'amour de Marie pour Jésus. Nul enfant n'était plus ressemblant à sa mère et en même temps plus différent: «Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi?» (Jn 2, 4). Cependant, comment penser que Jésus, à la sensibilité si fine, si délicat de sentiments, ait pu être frustré dans ses besoins d'être aimé? Nul enfant ne saurait atteindre l'équilibre dont il fait preuve dans sa vie publique sans avoir été aimé de ses parents, de sa mère en particulier. Il dut y avoir corrélation entre l'amour de la mère et les exigences d'amour de l'enfant. Or celles-ci étaient d'une personne divine! Il fallait que l'amour de Marie, «pleine de grâce», fût en quelque sorte divin pour que Jésus fût aimé à la hauteur de ses besoins et de ses désirs, à la hauteur de son Etre.

Le miracle de l'Annonciation donna à Marie de répondre à sa vocation de mère de Dieu. La réactivation continue de l'effusion de l'Esprit reçu ce jour-là la rendait à même d'accomplir sa tâche éducative et Jésus «grandissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes» (Lc 2, 52) sans frustration ni traumatisme psychologique d'aucune sorte. Ce qui était en germe dans ce mystère se déploya en gerbe «de Bethléem jusqu'au Calvaire et au-delà», en réponse aux besoins quotidiens de son fils: amour-tendresse dont les bergers furent les premiers témoins dans la pauvreté de l'étable; amour-courage qui endure les sarcasmes et la honte, «au moment où la mission de son Fils s'abîme apparemment dans le déshonneur et l'échec» (*Message du Comité épiscopal de Théologie du Québec, 1985*); amour-foi qui se passe de la présence physique quand Jésus est monté vers le Père et que Marie reste seule. C'est un amour plus fort que la haine, plus fort que la mort: «Les grandes eaux ne pourront éteindre l'amour» (Ct 8, 7). La chasteté consacrée de Marie n'est pas une peur frileuse, c'est un amour offert, sans cesse renouvelé. Elle est vierge pour mieux aimer, mieux aimer Jésus et en lui tous les hommes. Amour dilaté, dilatant, oecuménique, universel.

Elle a aimé Joseph, d'un amour chaste, à la fois virginal et sponsal, respectueux de sa vocation exceptionnelle, d'un amour qui comprend au moindre signe, qui soutient dans l'épreuve et les tribulations, qui communique dans une même affection pour Jésus. Joseph l'a aimée en retour, d'«un amour très humble, un amour d'émerveillement, d'émotion et de silence, un amour au creux d'un village, d'une maison, d'un travail, un amour qui ne tend pas la main pour toucher, qui seulement ouvre grand les yeux» (Didier Decoin, *La Sainte Vierge a les yeux bleus*, pp. 62-63).

Aujourd'hui encore Marie aime, comme personne n'aime. Elle enveloppe chaque homme d'une ineffable tendresse, d'une attention infinie. «Comment une femme oublierait-elle son enfant?» (Is 49, 15). Son amour pour chacun d'entre nous n'a pas son égal. Il est inépuisable et sans mesure.

A notre tour, nous l'aimons. Nous l'admirons comme «la créature humaine la plus pure, la plus innocente, la plus parfaite, la plus digne de la définition que Dieu avait donnée de l'homme en le créant: image de Dieu, similitude de Dieu» (Paul VI, le 8 septembre 1964, à Castelgandolfo). Nous la contemplons comme

«La femme dans la grâce enfin restituée,
La créature dans son honneur premier et dans
son épanouissement final,
Telle qu'elle est sortie de Dieu au matin
de sa splendeur originale,
Intacte ineffablement.»

(Paul Claudel, *La Vierge à midi*)

Aimons lever les yeux vers elle et nous rassasier de sa beauté. C'est une beauté où transparaît toute la pureté de son âme, une beauté chaste qui virginise les regards et les cœurs amoureux d'elle, une beauté irradiée d'innocence qui apaise les passions déchaînées. Lors des tentations violentes, «recou-

rons à Marie avec la plus grande confiance» (C 14); «irruption du spirituel dans le charnel», elle ramènera le calme dans nos âmes troublées.

Nous avons besoin dans nos vies de cette présence féminine, toute de fraîcheur, de douceur et de tendresse.

«Vierge obéissante, dont le oui changea notre histoire» Obéir, c'est faire la volonté de Dieu. Cela suppose de l'écouter. On sait d'ailleurs qu'obéir et écouter ont la même racine latine (ob-audire: obéir; audire: écouter). «Marie est née du peuple de l'écoute (Dt 6, 4), du peuple obéissant à Dieu... Elle est toute écoute de Dieu. Elle est toute oreille à la volonté de Dieu. Marie est l'oreille de l'humanité tournée vers le désir de Dieu.» (*Cahiers pour Croire aujourd'hui*, 20 août 1988, p. 28). A l'Annonciation, obéir est son attitude fondamentale: «Qu'il me soit fait selon ta parole». Ce sera celle de sa vie tout entière. Elle se définit elle-même comme «la servante du Seigneur» (Lc 1, 38), jusque dans sa prière: «Il a jeté les yeux sur son humble servante» (Lc 1, 48). Telle est sa nature, pourrait-on dire, son essence. Elle est «au service de»; elle n'a pas l'autorité, elle n'est pas la première, elle est au service du Père, de son dessein d'amour pour les hommes.

Cette obéissance s'inscrit dans une attitude de liberté. C'est une obéissance humaine, qui cherche à comprendre ce que Dieu veut: «Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme?» Marie est l'instrument libre et intelligent entre les mains de Dieu pour la réalisation de son projet d'amour sur les hommes et le monde.

Elle épouse la volonté de Dieu, malgré la part d'obscurité qui demeure, sûre que celle-ci ne peut que correspondre à son propre bien, et elle se livre tout entière afin que cette volonté s'accomplisse en elle: «Fiat!». Car la liberté ne con-

siste pas à faire ce que l'on veut, mais à vouloir ce que l'on fait. Elle n'est pas seulement pouvoir de choisir pour ou contre Dieu, mais «adhésion cordiale au vouloir de Dieu, reconnu comme le vrai bien de l'être, la vraie richesse du coeur libéré» (P. Ferlay, op. cit., p. 33).

«Si l'homme est créé à l'image et ressemblance de Dieu, faire sa volonté n'est nullement frustrant, mais bien au contraire épanouissant. Marie a compris que la Parole de Dieu n'était pas une parole écrasante, une parole diminuant l'homme et ravalant la créature à un stade de servitude... En accomplissant la volonté de Dieu, l'être humain répond à sa vocation de créature, et par là, s'épanouit. La liberté consiste, avant tout, à réaliser ce que nous sommes!» (*Cahiers pour croire aujourd'hui*, 20 août 1988, p. 30).

Notre-Dame du oui. D'un oui qui engage dans une obéissance totale, sans appel, immédiate et sans murmure, qui ne marque pas d'hésitation, de doute, comme celle de Zacharie. Obéissance joyeuse: on n'imagine pas Marie acceptant à contrecœur, en faisant la moue. Obéissance franche, sans repentir. Marie se livre pour toujours. Jamais elle ne s'est reprise, jamais elle n'a jeté un regard en arrière. Son oui est d'une seule trajectoire en ligne directe, le oui d'une obéissance amoureuse. L'Esprit lui donne de répondre à l'Amour par l'amour.

Marie a tellement fait de l'obéissance sa substance qu'elle ne sait rien dire d'autre aux serviteurs de Cana: «Faites tout ce qu'il vous dira». Dans cette dernière parole que nous rapporte d'elle l'évangile, elle nous livre le secret de sa vie. C'est son testament spirituel, pour ainsi dire. Nous avons d'autant plus à l'écouter que la scène est hautement symbolique, elle signifie les noces du Christ Époux avec l'Église son épouse, à laquelle il donnera l'eau et le sang des noces véritables.

Il faut y lire plus qu'une invitation à exécuter les ordres de Jésus. Marie reprend en effet le cri du peuple acclamant Moïse à sa descente du Sinaï et scellant alliance avec Dieu: «Tout ce que Dieu demande, nous le ferons» (Ex. 19, 8; Dt 5, 26). Elle apparaît donc ici comme la femme de l'Alliance, la Fille de Sion qui résume tout le peuple juif, et elle nous désigne son fils comme celui qui vient sceller avec nous une nouvelle et éternelle alliance: «Faites tout ce qu'il vous dira».

«Et c'est avec l'eau de l'obéissance que Jésus va abreuver la noce» (Dom Jean Lévêque, o.c.d., *L'être seul et l'être ensemble*, p. 9).

L'obéissance va conduire Marie *au Calvaire*, où elle unit son fiat à celui de son Fils: «Père, non pas ma volonté, mais la tienne». Le mystère de l'obéissance conduit toujours à la croix, parce que Jésus en est la route, lui qui «tout Fils qu'il était, apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance» (He 5, 9) et qui fut «obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix» (Phil 2, 8), (cf. D 53).

Pour le religieux, l'obéissance est le voeu crucifiant par excellence. En offrant à Dieu sa liberté, il se sacrifie tout entier, comme Marie, «il communité dans l'amour à l'attitude obéissante du Christ Sauveur» (C 28), «au mystère d'obéissance du Christ» (D 55).

Oui à l'Annonciation, oui à Cana, oui au Calvaire: les oui, au cours d'une vie sont nombreux, mais il en est qui commandent tous les autres et qui les manifestent. Ce sont les oui de la croisée des routes, à chaque fois que la vocation profonde de l'être est en jeu, à chaque fois qu'il s'agit d'une mise en cause de sa vie religieuse, et en particulier à chaque fois qu'il s'agit d'un appel à plonger plus profond dans le mystère de la croix.

* * *

Dans la pauvreté avec Marie, le Frère vit le détachement par rapport aux choses et aux événements de son quotidien. Dans la chasteté avec Marie, il vit le détachement par rapport au prochain auquel il se dévoue sans aucune recherche égoïste. Dans l'obéissance avec Marie, il vit le détachement par rapport à lui-même dans le Oui à Dieu.

En résumé, «dans la servante du Seigneur pleinement docile à l'Esprit Saint, totalement vouée à la personne et à l'oeuvre de son Fils, le Frère voit le modèle éminent de sa vie consacré, chaste, obéissante et pauvre» (D 12).

2) Marie et la prière

**«Femme contemplative
qui garde toutes ces choses
dans son coeur»**

Quelle fut la prière de Marie? Avec discrétion, l'évangile nous en révèle l'attitude intérieure et

quelques manifestations extérieures.

1) *L'attitude intérieure est une écoute attentive de la parole de Dieu, une écoute de foi.*

La première image que nous ayons de Marie dans l'évangile est celle d'une jeune fille à l'écoute. Fra Angelico l'avait bien compris: il la peint tendue vers l'ange qui la salue, comme déportée vers lui, comme aspirée par la parole. Ce n'est pas pour rien que l'on appelle cette scène «annonciation»! Tout y est parole, à la différence de la scène avec Zacharie où l'accent est mis sur la vision. Marie prête attention à ce que Dieu dit. Elle est tout oreilles. Et ce n'est certes pas une attitude fortuite, puisque l'ange, pour se faire entendre, emprunte des paroles de l'Écriture, que Marie comprend tout de suite, tellement elles lui sont familières, et qui la bou-

leversent précisément parce qu'elle les comprend. Elle est vraiment «la Vierge qui écoute, Virgo audiens» (Paul VI, *Marialis Cultus*, n° 17).

Elle gardera cette attitude intérieure pendant toute sa vie. L'Évangile le note deux fois. Pendant l'enfance de Jésus, d'abord, lors de la visite des bergers à la crèche: «Quant à Marie, elle conservait avec soin tous ces souvenirs et les méditait en son cœur» (Lc 2, 19). Ensuite, pendant l'adolescence de Jésus, après le recouvrement au temple: «Et sa mère gardait fidèlement tous ces souvenirs en son cœur» (Lc 2, 51).

A douze ans de distance, c'est la même attitude: «garder en son cœur». Remarquons l'expression. La prière n'est pas une affaire d'intelligence, c'est une affaire de cœur. «On ne voit bien qu'avec le cœur, disait le renard au petit Prince. L'essentiel est invisible pour les yeux.» C'est le cœur qui comprend les choses de Dieu, c'est «d'intelligence-affection» pourrait-on dire. Il faut aimer pour comprendre et prier. «L'oraison ne consiste pas à beaucoup penser, mais à beaucoup aimer» (Sainte Thérèse d'Avila). La prière est adhésion du cœur.

Il y a tant de choses que Marie ne comprend pas dans cet évangile de l'enfance de Jésus: la naissance dans le dénûment du Créateur du monde, l'indifférence des hommes à l'égard du Messie. La première parole de Jésus que nous livre l'Évangile est elle-même un mystère: «Eux ne comprirent pas la parole qu'il venait de leur dire» (Lc 2, 50). Paroles et événements la déconcertent. Alors, «elle garde fidèlement dans son cœur». Elle «garde», non de manière passive et inactive, mais réflexive. Les termes grecs signifient «confronter, unir, débattre». Marie cherche à comprendre pour mieux entrer dans le dessein de Dieu sur elle. Elle s'efforce de saisir «les connexions des événements et des paroles afin que leur signification lui soit le plus clair possible» (Jean-Paul II, 4 juillet 1990). Elle ne se révolte pas, comme nous sommes tentés de

le faire si souvent quand une parole de l'Écriture nous échappe, quand une situation de notre vie nous dérouté. Marie mûrit la parole en elle-même pour qu'elle porte un jour son fruit, elle la réchauffe dans son coeur pour qu'elle arrive à maturité. Elle essaie de comprendre ce que Dieu lui dit, de «comprendre Dieu», sans s'étonner que bien des choses la dépassent.

Pendant la vie publique, cette attitude fera la joie de Jésus. A la grande surprise de ses auditeurs, - comme souvent encore des lecteurs actuels de cette péricope évangélique - il bénira Marie non de l'avoir enfanté et allaité, mais d'avoir «écouté et gardé la parole de Dieu» (Lc 11, 28). Il avait vu sa mère à l'oeuvre, il l'avait vue croyante, vivant son fiat quotidien dans l'obscurité de la foi. Marie ne comprendra bien qu'après la Pentecôte, lorsqu'elle aura reçu la plénitude de l'Esprit. Elle racontera alors à Jean et à Luc les événements de l'enfance, dont le sens lui aura alors été révélé en plénitude.

Que de fois, nous aussi, comprenons-nous après coup ce qui nous arrive! Combien mystérieuse nous paraît la conduite de Dieu dans nos vies, dans le monde!

Retenons cette première leçon: la prière, c'est d'abord une rumination de la Parole de Dieu. Parce que c'est la Parole qui nous dit Dieu; sans elle, nous ne le connaîtrions que de l'extérieur, par ses oeuvres, mais pas en lui-même, dans sa vie intime.

* * *

Remarquons, en outre, que la prière ne réclame pas, pour se déployer et se prolonger, de nombreuses paroles. L'Évangile a retenu bien peu de paroles de Jésus à sa Mère. Mais elles lui ont révélé des mystères qui ont suffi à nourrir sa méditation jusqu'à sa mort.

La première est celle qu'il lui dit adolescent, lorsqu'il commence à s'émanciper de la famille. Il est monté pour la première fois au temple de Jérusalem, pendant la fête de Pâques. Il y reste à l'insu de ses parents qui le cherchent pendant trois jours. Et voilà qu'ils le retrouvent discutant avec les docteurs. Et Jésus de répondre à la plainte affectueuse de Marie: «Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père?» (Lc 2, 49).

C'est la première parole de Jésus dans l'Évangile, la seule que nous connaissions de la vie cachée. Marie l'a recueillie comme une maman recueille la première parole de son enfant. Elle lui rappelle discrètement la prophétie de Siméon. Sur-tout, elle lui révèle, par Jésus lui-même, sa filiation divine, son identité de Fils de Dieu, bien avant la révélation qu'il en fera pendant la vie publique. A elle la première, Jésus parle de Celui dont il ne cessera de parler aux hommes: de son Père. De qui donc pouvait-il parler sinon de son Père, de qui il vient et auquel il va? La bouche ne parle-t-elle pas de l'abondance du cœur?

Marie et Joseph «ne comprirent pas ce que Jésus venait de leur dire» (Lc 2, 50). Comment l'auraient-ils pu puisque, discrètement, Jésus soulevait le voile du mystère trinitaire, et donc aussi celui de l'Incarnation rédemptrice. Marie en connaissait pourtant quelque chose par l'ange Gabriel. Depuis douze ans, elle en méditait le mystère. Mais les ombres l'emportaient sur la lumière. Beaucoup de choses lui échappaient et la parole de Jésus ne fut qu'un éclair qui rendit la nuit plus épaisse encore. Elle se l'est répétée à elle-même intérieurement, elle l'a priée dans son cœur, jusqu'à ce que, peu à peu, l'Esprit l'éclaire et la conduise «à la vérité tout entière» (Jn 16, 13).

Pourquoi s'étonner que la Parole de Dieu déborde l'intelligence humaine? Pourquoi s'étonner qu'elle ne révèle que lentement sa richesse? Cela peut prendre des années... A

Nazareth, Marie a vécu dans le clair-obscur de la foi, nourrissant sa prière de cette première parole de Jésus.

La seconde est celle qu'il lui dit à Cana. Parole à nouveau bien mystérieuse! Elle marque la distance qui sépare Marie de Jésus, elle indique la transcendance de Dieu, sans la reconnaissance de laquelle il n'y a pas d'attitude vraiment religieuse: Dieu n'est pas un copain! «Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi? Mon Heure n'est pas encore venue» (Jn 2, 4). «Mes voies ne sont pas vos voies... Mon temps n'est pas votre temps». Pour la première fois, à sa mère à nouveau, Jésus révèle quelque chose du dessein de Dieu sur lui, quelque chose de sa mission de Sauveur, de la nécessité de souffrir et mourir pour le salut du monde, quand l'Heure sera venue: l'Heure voulue par le Père, l'Heure de sa Passion-Mort-Résurrection.

Parole dite «le troisième jour» (Jn 2, 1), - symbole d'un autre jour; à une noce, - symbole d'une autre noce; où Jésus change l'eau en vin, - symbole d'un autre vin, le vin de la nouvelle Alliance, qui coule au pressoir de la croix. Par cette parole, Jésus prépare sa mère au Calvaire. Après le mystère de la Trinité, il lui révèle quelque chose du mystère de la Rédemption. Pour elle, cette parole est une clé qui lui permet d'entrer dans la vie publique de Jésus. Il lui faudra trois ans pour en saisir le sens: quand l'Heure sonnera, elle sera au pied de la croix, debout.

Jésus lui livrera alors une *troisième et dernière parole*: «Femme, voici ton fils». Marie recueille avec piété ce testament spirituel, comme on recueille les derniers mots d'un mourant. Il lui révèle le mystère de sa maternité spirituelle envers les hommes. Par le sacrifice de Jésus, qui les réconcilie avec le Père, les hommes deviennent fils de Marie, en devenant frères de Jésus.

Jusqu'à la fin de sa vie, Marie vivra de cette parole.

Il est émouvant de recueillir de la bouche même de Marie, comme l'ont fait Luc et Jean, les trois paroles qu'elle ait «gardées en son coeur» de toutes celles que Jésus lui a dites. Trois paroles qui lèvent un peu le voile sur trois mystères: l'identité de son fils et le mystère trinitaire, sa mission de salut et le mystère de la rédemption, sa propre identité de mère des hommes et sa mission auprès d'eux. Il semble que ces trois paroles aient nourri sa réflexion et sa prière tout au long de sa vie, comme l'avaient fait celles de l'ange Gabriel pendant l'enfance de Jésus. Elle n'en a pénétré le sens et épuisé la richesse que lentement, mais de plus en plus profondément, jusqu'à ce qu'elles lui fussent pleinement révélées dans la lumière de l'Esprit. Sa prière a toujours été une prière de foi.

A différentes étapes de la vie, nous sommes invités à faire nous aussi l'expérience de la richesse inépuisable d'une seule parole de Dieu. La prière en effet ne réclame pas de nombreuses paroles, elle ne demande pas que l'on passe de l'une à l'autre, rapidement. Pourquoi faire le papillon en allant de fleur en fleur? Ne vaut-il pas mieux butiner comme l'abeille?

Comment écoutons-nous? Comme Marie, dans la foi qui cherche à comprendre? Comme Zacharie, qui doute? Comme l'incroyant, qui rejette?

* * *

Si Marie a commencé par écouter et réfléchir la Parole, on pourrait ajouter que, peu à peu, et de plus en plus, elle a contemplé la Parole, la Parole faite chair, la Parole vivante. Ce ne sont plus seulement des mots qui lui parlent, c'est un regard, un geste, une attitude de Jésus. C'est le silence, un silence qui se fait éloquent. Elle-même, à partir de Cana, s'enferme dans le silence; elle se tait, elle contemple.

Cette prière contemplative atteint son sommet au Calvaire. Marie ne dit rien, mais elle est là debout, au pied de la croix,

avec «le peuple qui restait là et regardait» (Lc 23, 35), avec les foules «accourues pour contempler ce spectacle» (Lc 23, 48), avec les femmes qui avaient accompagné Jésus depuis la Galilée et «qui regardaient cela» (Lc 23, 49). Jamais union ne fut sans doute plus indissociable entre le Fils qui se donne et la Mère qui acquiesce, qui offre. C'est le oui de la servante qui comprend sans qu'on lui parle, «les yeux tournés vers les mains de son maître» (Ps 123, 2). La dernière image de Marie que nous livre l'Évangile, celle du Calvaire, la Vierge qui contemple, est parallèle à la première, celle de l'Annonciation, la Vierge qui écoute.

Le regard, autant que l'ouïe, nous apprend Dieu. Il nous faut regarder Jésus, longuement, regarder ses attitudes, ses manières de faire et d'être, et les ruminer dans le silence. Normalement, la prière d'un religieux devient de plus en plus contemplation, silence. Silence douloureux souvent, aride, vide. Mais silence transformant: je suis changé à mon insu, comme la plaque photographique exposée à la lumière et que les images impressionnent.

Contempler sans rien dire. Bien souvent la prière n'est rien d'autre que cela: un regard d'amour, un regard qui compatit, un regard qui fait entrer en communion avec Jésus.

Dieu rompt parfois ce silence. Sa parole prend alors un poids, un relief, une intensité extraordinaire. Comme sur la croix la parole de Jésus à sa mère.

- 2) Quant à la *prière même de Marie*, l'évangile nous en donne deux exemples: le Magnificat et son intercession à Cana de Galilée.

On prétend quelquefois que le *Magnificat* n'est pas de Marie, mais d'une communauté chrétienne primitive, qui

l'aurait écrit après la Résurrection de Jésus. Pourtant, ni le vocabulaire, ni le contenu ne l'indiquent et ne l'impliquent. Le texte est un tissu de réminiscences de l'Ancien Testament qui puise à deux sources principales: le Cantique d'Anne et les Psaumes. La Traduction Oecuménique de la Bible (TOB) fait référence à 17 Psaumes! Le texte paraît bien nous livrer la prière même de Marie, inspirée par l'Esprit, mais non éclairée encore par la mort et la résurrection de Jésus, même si nous pouvons maintenant réciter le Magnificat à cette lumière. Marie était fille d'Israël, elle priait régulièrement les Psaumes; comment s'étonner qu'ils inspirent sa propre prière? Nous avons ici le témoignage qu'elle «méditait dans son cœur» l'Écriture, au point qu'elle en nourrissait sa prière personnelle, qui lui emprunte spontanément son langage. Elle a fait vraiment sienne la parole de Dieu, qui n'est pas pour elle une parole étrangère, lui restant extérieure.

Chant de louange de Dieu et d'action de grâce. Jaillissement admiratif et reconnaissant de ce que Dieu a fait pour elle et pour son peuple. Humble acceptation de sa gloire présente et future. Prière émerveillée de l'humble servante dont l'esprit exulte de joie à la vue des «mirabilia» de Dieu pour elle et à travers elle.

Le texte frémit de joie et d'espérance, sans l'ombre d'un doute ou d'une inquiétude. Il chante la révolution messianique, la grande geste de Dieu qui vient libérer les pauvres de l'oppression des riches. Il clame l'espoir de tous les opprimés, qui voient Dieu renverser les potentats de leurs trônes et élever les humbles. Merveilleux amour de Dieu pour Marie et pour son peuple! Amour gratuit dont elle s'enchant! «Elle est là debout qui chante le Magnificat et qui raconte à Dieu les grandes choses qu'Il lui a plu de lui faire. Elle est la voix de l'univers entier, autour d'elle comme une couronne, qu'elle soulage de cet immense besoin de témoignage et d'action de grâces dont il était prégnant» (Paul Claudel, *J'aime la Bible*, p. 117).

Elle «exalte le Seigneur» en ordonnant sa prière en trois temps:

- Pour le présent, elle exprime son action de grâce personnelle: «Il a jeté les yeux sur son humble servante. Le Seigneur a fait pour moi des merveilles».

- Pour le passé, elle loue la fidélité de Dieu qui accomplit les promesses faites à Abraham.

- Pour l'avenir, elle annonce sa propre gloire et l'inépuisable bonté de Dieu pour son peuple: «Toutes les générations me diront bienheureuse. Sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent.»

Nous chantons le Magnificat tous les jours aux Vêpres. Nous pouvons le faire de trois manières:

- le chanter avec Marie, lui prêter notre voix et revivre ses sentiments;
- l'actualiser dans notre vie, comme elle a actualisé le Cantique d'Anne, y glisser notre expérience personnelle, chanter les merveilles de Dieu en nous et pour nous;
- être la voix de l'Église, rendre grâce pour tout ce que Dieu accomplit en elle et par elle.

En fait, nous n'avons pas seulement à rendre grâce aux Vêpres, mais tout le temps! C'est toute notre vie qui doit être Magnificat. La vocation religieuse n'est-elle pas un cadeau merveilleux? Jeunes et Anciens parmi nous pourraient le dire.

* * *

Le deuxième exemple est *Cana*: une prière d'intercession, d'une admirable discrétion.

Apparemment, l'intercession de Marie est refusée. Jésus semble considérer sa demande comme importune et il répond négativement. Pourtant Marie garde confiance: «Faites tout ce qu'il vous dira», dit-elle aux serviteurs. Et elle obtient beaucoup plus qu'elle n'espérait, puisque sa demande a un

double effet: matériel, du vin de qualité en quantité, et spirituel, la foi des apôtres en Jésus.

La prière est toujours entendue de Dieu, et il donne toujours plus que nous ne demandons. Mais parfois en «corrigeant» ces demandes, en les «rectifiant», surtout si elles sont temporelles.

Marie, aujourd'hui, n'est pas indifférente aux besoins du monde, à nos besoins, à ceux de nos élèves, à ceux de notre Congrégation. Présentons-les-lui et entendons-la intercéder auprès de son Fils: «Ils n'ont pas de pain. Ils n'ont plus la foi. Ils n'ont plus de vocations.» «Il y a des choses que le Christ ne comprend que si sa Mère les lui dit à l'oreille» dit joliment Paul Claudel (*La Rose et le Rosaire*, p. 76). Et si nous avons l'impression de n'être pas entendus, gardons confiance et continuons à faire tout ce que Jésus dira et à remplir les urnes jusqu'au bord! «Sous le regard de Marie, versons l'eau... Lui en fera du vin. Versons le vin... Il en fera son sang.» (Dom Jean Lévêque, o.c.d., *L'être seul, l'être ensemble*, p. 9).

3) Marie et la mission

**«Missionnaire se hâtant
pour se rendre à Aïn Karim»** Toute vocation est missionnaire. Pas d'appel sans mission. Pas d'annonciation sans visitation. Ces deux mystères de la vie de Marie sont complémentaires. Il faut les comprendre l'un par l'autre. Il existe entre les deux scènes un parallèle saisissant dans leur structure même. La première, qui s'est déroulée sans témoins, et qui pourrait donc prêter à illusion, est confirmée de manière éclatante et véritablement surnaturelle par la seconde, en particulier par les paroles d'Élisabeth, si semblables à celles de l'ange.

La mission se joue dans la rencontre de ces deux femmes. Elles en sont les instruments, elles n'en sont pas l'Auteur principal. La Parole, que Marie porte en son sein, muette pourtant, se fait entendre et, «efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants» (He 4, 12), elle accomplit des merveilles. A l'approche de Jésus, le petit Jean-Baptiste frémit dans le sein de sa mère, il tressaille de la joie messianique, celle qui sera la sienne plus tard à l'approche de l'Époux: «L'ami de l'Époux, qui se tient là et l'entend, est ravi de joie à la voix de l'Époux. Voilà ma joie, elle est à présent parfaite» (Jn 3, 29). Il remplit déjà sa mission de précurseur: «Au milieu de vous, il est quelqu'un que vous ne connaissez pas, celui qui vient après moi» (Jn 1, 26). Il reconnaît le salut et le signale à sa mère; elle, inspirée par l'Esprit, le confirme à Marie en «un grand cri» (Lc 1, 42), cri prophétique qui retentit de génération en génération: «Tu es bénie entre les femmes et béni le fruit de ton sein! Et comment m'est-il donné que la mère de mon Dieu vienne à moi?» (Lc 1, 42).

Par Marie, la grâce du salut commence à se répandre. Déjà le Fils incarné baptise dans l'Esprit: Jean-Baptiste et Élisabeth sont les premiers bénéficiaires de cette effusion de lumière et de joie. Après l'Annonciation, Marie ne se renferme pas sur elle-même. On comprendrait pourtant que, après une expérience spirituelle de cette profondeur, elle jouisse de son bonheur dans la solitude de Nazareth, bénie de Dieu pendant ces neuf mois de grossesse. «N'avait-elle pas tous les motifs de se consacrer exclusivement au mystère qui l'a touchée et à l'enfant qui croît en elle? Pourquoi ne pas se recueillir en elle-même pour «goûter combien le Seigneur est bon» et se reposer dans la contemplation de cette Trinité qui opère par elle le salut du monde?» (Peter-Hans Kolvenbach, S.J., dans *Vie consacrée*, 15 mai 1987, p. 132).

Eh bien non! Elle part «en hâte» (Lc 1, 39). «La grâce dont elle est remplie la pousse hors de chez elle, hors de sa vie de tous les jours, elle lui fait prendre la route de la mon-

tagne et devenir, au nom de son Seigneur, «une femme pour les autres»... Sa hâte à sortir d'elle-même, à quitter son entourage, la joie qui éclate dans sa rencontre avec Élisabeth, sont l'accompagnement naturel de la mise en route, de l'exode, auquel pousse toujours l'amour qui vient d'en haut. Celui qui est saisi par l'amour de Dieu est poussé à l'incarner, ici et maintenant.» (Peter-Hans Kolvenbach, S.J., idem, p. 132).

Quand l'Esprit prend possession d'une personne, Il en fait aussitôt un missionnaire. Ce sera vrai des Apôtres, poussés par Lui hors du Cénacle pour prêcher la Bonne Nouvelle; ce sera vrai de Paul, poussé toujours plus loin, dès sa conversion, et hors d'Asie vers l'Europe, par l'Esprit; «Malheur à moi si je n'évangélise» (1 Cor. 9, 16); C'était vrai de Jésus (Lc 4, 17-20). C'est vrai ici de Marie: «A l'ombre de l'Esprit», elle part «en hâte»; la Charité la presse.

Sa parole, sous le souffle de l'Esprit, accomplit des merveilles, à son insu même. Sa présence habitée est source de grâce pour qui la reçoit et l'écoute, malgré son extrême discrétion. Comment empêcher le feu de brûler et de réchauffer?

«Le zèle de la Maison de Dieu me dévore», dira plus tard Jésus. «Me dévore» dans les deux sens du terme: m'anime et m'épuise, me tourmente et me ronge, m'enflamme et me consume. Pour Marie, il n'en sera pas autrement. Déjà l'amour la presse; dans trente ans, il la consommera. Aujourd'hui elle se donne dans la joie, plus tard elle se consumera dans la douleur.

L'apôtre ne se réserve rien, il est tout entier matière pour l'holocauste. Il fait à Dieu le don total de lui-même.

Porteur de la Parole fécondée par l'Esprit, il prête sa voix à Jésus, et la Parole construit le Royaume. Mais il y faut l'union du missionnaire et de la Parole.

Pour tout catéchiste, par conséquent pour tout Frère, il y a là quelque chose d'interpellant, et même de bouleversant. La condition d'efficacité de la parole est l'union de Jésus et de celui qui la porte. Ils doivent ne faire qu'un.

Comment ne pas souscrire à la recommandation de notre *Règle de Vie*: «Appelés à travailler à la croissance de la vie divine dans les âmes, les Frères recourent volontiers à Marie dans leur tâche d'évangélisation» (D 118). Elle en connaît le secret. Elle a tout de suite compris que les grâces reçues doivent être partagées, que la joie du salut doit être communiquée.

Les Supérieurs majeurs vivent quotidiennement ce mystère de la Visitation. Poussés par l'Esprit, ils portent à leurs Frères la Parole de Dieu qu'ils ont longuement nourrie et mûrie dans leur cocur. Les fruits qu'elle engendre les confirme dans leur mission. Du moins devrait-il en être ainsi...

**«qui perçoit les besoins
des époux de Cana»**

Cana est un des deux endroits où Jean mentionne la présence de Marie dans son évangile, selon le procédé de l'inclusion sémitique, qui invite à les rapprocher dans un éclairage réciproque. Nous sommes au début de la vie publique de Jésus, un moment hautement caractéristique dans la problématique johannique.

Marie participe à une noce où elle a été invitée. Elle est là au milieu des gens en fête. Elle a l'oeil à tout comme une bonne maîtresse de maison, «sensible au moment humain de l'existence, attentive aux situations concrètes, aux personnes et aux choses» (Cardinal Martini, *La Femme de la Réconciliation*, p. 12). Elle voit ce que les autres ne voient pas, elle entend ce que les autres n'entendent pas, elle perçoit des besoins qui échappent même au maître du festin et, en tout

cas, aux jeunes époux, tout à leur joie. Elle agit, avec discrétion, plus que jamais «anaw», pauvre, impuissante, démunie, mais confiante. Et son action a des résultats d'une envergure étonnante: l'eau est changée en vin, le doute des disciples est changé en foi.

«A travers son intercession, elle se fait solidaire de toute soif de l'humanité et la présente à Jésus. «Ils n'ont plus de vin». Et Jésus ne s'y trompe pas: «ti émoi kaï soi? Quoi pour moi et pour toi? Femme, te rends-tu compte de ce que tu dis là! Ils n'ont plus de vin... mon Heure serait-elle venue?» Marie semble prendre en quelque sorte Jésus par la main pour lui montrer le chemin, le chemin des noces de l'Agneau sur la Croix, d'où jaillira le vin des noces éternelles» (*Tychique* 56, p. 32).

La réponse de Jésus constitue pour Marie une invitation discrète à dépasser son rôle de mère charnelle, si grand soit-il pour se mettre au service de la mission du Messie Sauveur de tous, au service des signes et de l'Heure. Marie obtempère aussitôt. Les paroles qu'elle adresse aux serviteurs rappellent «la formule utilisée par le Peuple d'Israël pour ratifier l'Alliance du Sināi (cf. Ex 19, 8; 24, 3 et 7; Dt 5, 27), ou pour en renouveler les engagements (cf. Jos 24, 24; Esd 10,12; Ne 5, 12) et elles concordent merveilleusement avec celles du Père dans la théophanie du Thabor: «Écoutez-le» (Mt 17, 5) (Paul VI, *Marialis Cultus*, n° 57). La «femme», Marie, personnifie ainsi tout le peuple messianique qui entre dans l'alliance nouvelle, y entraînant les serviteurs avec elle. Elle anticipe la rencontre de l'Époux et de l'Église pour des noces éternelles, qui aura lieu au Calvaire. Ici, son intervention permet l'accueil du premier des signes de Jésus.

Si Cana est le signe-type de tous les autres signes, c'est toute la vie et la mission de Jésus qui ont besoin de la «femme» pour que le peuple entre dans la nouvelle alliance. Tel est son rôle désormais: orienter les hommes vers Jésus

et les disposer à une entière docilité à sa parole. C'est dire l'importance de Marie dans la vie d'un Frère!

L'apôtre, le missionnaire, lui aussi a des antennes pour saisir les détresses, détresses physiques, morales, spirituelles, intellectuelles, sociales. Jean-Marie de la Mennais et Gabriel Deshayes en furent de bons exemples en leur temps.

A notre tour, les détresses de nos élèves, les entendons-nous? Ils nous crient leur soif d'affection, leur soif de vivre, leur soif de Dieu. Avons-nous des oreilles pour entendre, des yeux pour voir? Ou bien sommes-nous aveugles et sourds? Leurs appels et leurs gestes de désespoir nous touchent-ils le coeur ou bien nous laissent-ils froids et indifférents?

Sous des besoins pressants, l'apôtre devine des besoins plus pressants encore. Sous les apparences, il voit la réalité. De quels besoins, de quel vin, s'agit-il en effet? Du fruit de la vigne ou du fruit du pressoir de la Croix? Du vin qui désaltère pour un temps ou du vin qui donne la vie éternelle?

Et si nous voyons et entendons, que faisons-nous? Vers qui orientons-nous nos élèves? Vers Celui qui apaise toute soif ou «vers des citernes lézardées qui ne tiennent pas l'eau» (Jér. 2, 13)? Et si nous ne pouvons rien faire, démunis et impuissants comme Marie, en mettons-nous d'autres en branle, puissants et efficaces, capables de répondre aux besoins que nous avons perçus?

Que Marie nous ouvre les yeux et les oreilles, le coeur surtout! A tout âge! Faisons passer par elle nos demandes, elle saura trouver les mots qui touchent le coeur de son Fils. Personne plus qu'elle n'est «habile à parler Dieu à Dieu, à penser notre pensée, à parler notre âme,

à prier notre prière, à désirer notre désir, à crier notre cri, à souffrir notre souffrance» (Paul Claudel, *La Rose et le Rosaire*, p. 92).

Cana, une charité attentive aux besoins des autres, surtout des plus pauvres, la joie d'un coeur ouvert au projet de Dieu, une vision de foi sur la nature et la mission de Jésus.

Marie, la femme qui, par son action, favorise la foi au Christ dans la communauté apostolique.

Toute une leçon pour des religieux apôtres!

**«Marie, témoin fidèle
au pied de la croix.»**

Remarquons les trois mots:
- témoin: c'est-à-dire martyr(e),
- fidèle: ferme dans la foi
- au pied de la croix: à l'Heure
de la grande déréliction.

«Marie est restée dans l'ombre toute sa vie. Quand arrive l'heure de l'humiliation, elle en sort et se met au premier plan, digne et silencieuse» (Larrañaga, *El silencio de María* p. 195). Elle témoigne de son amour, de sa fidélité, quand les autres ont fui ou ont abandonné, quand les grands-prêtres ricanent et savourent leur victoire, quand les soldats romains affichent leur mépris, quand Dieu même semble abandonner le Fils qu'Il lui avait donné! Femme forte, en qui se concentrent, en ce soir du Vendredi-Saint, la foi, l'espérance et la charité de l'Église, l'Épouse que l'Époux se conquiert en ce moment même.

Marie, aussi proche qu'il lui est possible du Serviteur souffrant, nous invite à rester tout proches du corps souffrant du Christ, tout proches des membres de ce Corps qui ne jouissent d'aucune considération. Elle nous appelle à être les témoins de la tendresse de Dieu pour les plus abandonnés, afin qu'ils retrouvent l'espérance,

qu'ils apprennent que l'amour est plus fort que la haine, le bonheur plus sûr que les larmes.

Marie, compatissante à Jésus méprisé, rejeté, torturé, est le modèle de l'apôtre qui a entendu le cri des pauvres, des laissés pour compte, des persécutés. Il vit leur passion en sa chair et en son cœur : un glaive le transperce. Il reconnaît Jésus dans tout abandonné, tout marginalisé, en celui que personne n'aime.

Comme Marie, le Frère tourne ses yeux et son cœur de préférence vers ceux-là que la société rejette, en particulier vers ces jeunes désarmés, épaves sans amarres, atteints jusque dans leur chair ou tourmentés dans leur cœur par des expériences affectives insupportables.

Comme Marie, il aime, bien souvent incapable de rien faire d'autre. Mais qu'ont-ils besoin d'autre ? Ils ne croient plus dans les adultes dont les actes démentent les paroles; ils ont vécu des expériences désastreuses qui leur ont donné le mépris d'eux-mêmes, ou dans des paradis artificiels qui les ont dégoûtés de la réalité. Ils sont intérieurement défigurés, couverts de boue, de crachats, de sueur et de sang. Un regard de compassion a plus de prix pour eux qu'une parole de scribe!

* * *

Ce tableau, qui constitue un des sommets du quatrième évangile, est en lien avec Cana, dans son vocabulaire: «Femme», «Heure», et surtout dans son esprit: le Christ célèbre ses noces mystiques avec l'humanité, lui donnant à boire le vin de son sang qui la purifie et l'eau de son Esprit qui la vivifie.

Il est aussi en lien avec les deux scènes qui l'encadrent dans le texte évangélique:

- la tunique sans couture (Jn 19, 23-24), symbole du peuple messianique sans scission, qui retrouve son unité grâce à l'union entre la mère de Jésus et le disciple qu'il aime;
- et la mort de Jésus (Jn 19, 28-30), où «Tout est achevé», où le sommet de l'amour est atteint: confier le disciple à sa mère et sa mère au «disciple qu'il aime» achève l'oeuvre de Rédemption et traduit l'amour suprême de Jésus pour les siens.

En tenant compte de tous ces éléments, essayons de comprendre la signification de cette scène, si importante pour fonder solidement une dévotion mariale.

Pourquoi Jésus dit-il «Femme» à sa mère? Quelle est cette «Femme» dont il parle? Il s'agit de Sion (de la «Femme-Sion», de la «Mère-Sion», de la «Fille-Sion», du «Mont-Sion», et parfois même du «Temple» et de «Jérusalem», toutes expressions synonymes) fréquemment présentée dans l'Ancien Testament comme une femme, ou comme une mère, qui rappelle et accueille ses enfants à la maison. C'est dans cette «maison» où tous se rassemblent qu'est formé le nouveau peuple de Dieu. Dans la perspective messianique de la tradition prophétique, tous les membres du nouveau peuple de Dieu naissent à Sion, ils en sont les fils: «Sion, chacun lui dit: Mère!, car en elle chacun est né» (Ps 87, 5). La fonction de la «Femme-Sion» est donc essentiellement maternelle.

Ici, Marie, appelée «Femme» par Jésus, est la personnification de la «Mère-Sion», de qui naît le peuple eschatologique de Dieu, représenté par «le disciple que Jésus aimait» appelé «Fils». Jésus révèle à la «Femme» son rôle de «Mère» envers «le disciple qu'il aime» et qui devient «Fils» de la «Femme».

Le «disciple aimé» représente tous les croyants au Christ en tant que «disciples», c'est-à-dire en tant que personnes qui

écoutent la voix de Jésus et deviennent «un seul troupeau et un seul pasteur» (Jn 10, 16). Il est le type de tout disciple qui est aimé de Jésus en raison de sa foi.

Ainsi Marie, «mère de Jésus», appelée «Femme» par Jésus, a comme fils «le disciple que Jésus aime»: «Femme, voici ton fils». Et «le disciple que Jésus aime» devient «fils» de cette «femme»: «Voici ta mère». Entre cette «Femme» et ce «disciple» existe une relation maternelle. La «Femme» est «mère» du «disciple» de Jésus; entre ce «disciple» et cette «femme» existe une relation filiale: le «disciple» de Jésus est «fils» de la «Femme», mère de Jésus.

Sur la croix, Jésus révèle donc à Marie une maternité qu'elle ignorait: elle est la mère du disciple qui est là au pied de la croix, de tout disciple de Jésus. En même temps, il révèle au «disciple qu'il aime», c'est-à-dire à tout disciple, une filiation qu'il ignorait: il est fils de Marie. Tout disciple de Jésus a Marie pour mère, comme lui, Jésus, a Marie pour mère; tout disciple est fils de Marie. D'après Jésus lui-même, Marie enfante, au pied de la croix, le peuple des croyants, le nouvel Israël, la nouvelle Jérusalem, le peuple eschatologique, l'Église. Elle est la mère du nouveau peuple qu'il se mérite par sa Passion, le peuple des disciples.

De quelle nature est cette maternité, - et cette filiation - révélée ici comme un fait?

Pour répondre à cette question, il faut harmoniser le fait de la maternité de Marie avec deux autres éléments de la synthèse de Jean:

- l'Esprit est l'agent principal de régénération des fils de Dieu (3, 5);
- l'unité de l'Église se construit dans le Christ, par obéissance à sa Parole, avec la force de l'Esprit (10, 16; 12, 22; 14, 26; 13-14).

Il s'agit donc d'une maternité - et d'une filiation-spirituelle, qui tient sa réalité du sacrifice du Christ. En faisant de nous, par sa mort, des fils de Dieu, Jésus fait de nous ses frères, qui ont désormais pour Père son propre Père et pour Mère sa propre Mère.

Mais cette maternité ne se révèle et n'est efficace que dans l'union de Marie à l'offrande de son Fils. C'est lorsque Jésus voit Marie fidèle au pied de la croix, qu'il lui révèle sa nouvelle vocation et sa nouvelle mission: être mère de tout disciple. «Femme, voici ton fils». Dans l'acte même de sa compassion, il invite Marie à en prendre conscience. A ce moment, sa maternité spirituelle passe à l'acte.

La compassion de Marie à la souffrance de Jésus n'est pas, en effet, seulement contemplative. Ou plutôt elle l'est, mais dans le sens originel du mot, qui implique non pas une passivité, mais une entrée volontaire et active dans la souffrance de l'autre. Marie rejoint Jésus dans sa dérélition. Elle se fait douleur avec lui, rejetée elle aussi. Elle frémit jusqu'au plus profond des entrailles. «Son coeur immaculé, ouvert par la parole: «Femme, voici ton Fils», rencontre spirituellement le coeur de son Fils ouvert par la lance du soldat» (Jean-Paul II à Fatima, 13 mai 1982; DC, n° 1831, p. 541). Il est ouvert par l'amour même du Christ pour l'homme et pour le monde, dont le coeur de Marie se trouve par le fait même rempli. Bientôt l'eau et le sang jaillis du coeur de Jésus vont couler sur elle. L'Esprit fécondera à nouveau son sein: l'Église naîtra. En sa nouvelle Annonciation, elle enfantera au Père de nouveaux enfants, puînés du Premier-né. Le don de sa Mère est le don final de Jésus à l'humanité, comme fruit de son sacrifice. Alors, «tout est consommé». Mais, «en donnant à cette maternité une forme individuelle, Jésus manifeste la volonté de faire de Marie non seulement la mère de l'ensemble de ses disciples, mais de chacun d'eux en particulier, comme s'il était son seul fils qui prend la place de son Fils unique» (Jean-Paul II, *Sainte Marie*, Centurion, pp. 218-219).

Pour le disciple, cette maternité de Marie et la filiation qui en découle entraînent des conséquences, que nous livre le dernier verset de la scène. Comment, en effet, le «disciple» a-t-il exécuté la volonté de Jésus? La fin du verset 27 nous le dit, à condition de le bien entendre. Selon un bon nombre d'exégètes modernes (Serra, de la Potterie, Laurentin), il faudrait traduire le verset 27b non pas: «à partir de ce moment, le disciple la prit chez lui», mais: «à partir de cette heure, le disciple l'accueillit auprès de lui», ou «dans son intimité». Il exprime moins une réalité matérielle, - Jean loge désormais Marie dans sa maison -, qu'une attitude spirituelle, une disposition intérieure qui instaure entre Marie et le disciple une nouvelle relation: une relation maternelle, de Marie envers le disciple; et une relation filiale, du disciple envers Marie; relation mutuelle faite de tendresse, d'attention, d'ouverture de coeur, de confiance absolue, comme seule il en existe entre mère et enfant.

Jésus, révélateur du Père, propose au «disciple qu'il aime» d'entrer dans la nouvelle Alliance qu'il est en train d'instituer par son sacrifice. Le disciple comprend le sens de ce dernier acte messianique. Reconnaisant l'initiative de Jésus qui lui dit: «Voici ta mère», il s'ouvre au don qui lui est fait et, à partir de cette heure, accueille, comme sa propre mère, celle qui jusque-là était la mère de Jésus. Il dit «oui» à sa dernière volonté. Ce consentement permet à Jésus de répandre l'Esprit, le Don de la nouvelle Alliance: «Il baissa la tête et remit son Esprit» (19, 30).

Etre disciple de Jésus implique désormais d'accueillir Marie comme sa mère, de se reconnaître comme l'enfant de Marie, comme né spirituellement d'elle.

Il n'est donc pas indifférent qu'un religieux «prenne chez lui Marie», qu'il «accueille Marie dans son intimité», qu'il ait une dévotion profonde envers elle. Ce faisant, il se montre «disciple» de Jésus; il devient «le

disciple que Jésus aime». A l'inverse, un religieux qui n'a envers Marie aucune dévotion particulière, qui ne l'«accueille pas dans son intimité», qui ne «la prend pas chez lui», signifie qu'il ne se veut pas «disciple» de Jésus. Se reconnaître fils de Marie, c'est se reconnaître disciple de Jésus. Refuser d'être fils de Marie, c'est refuser d'être disciple de Jésus.

Tout «disciple» naît de Marie. Ceci fonde la dévotion que chacun de nous doit avoir envers elle.

Le premier mouvement de cette dévotion est l'amour. Amour inné, «enfantin», qui ne devrait pas avoir à se justifier, mais qui devrait s'exercer avec spontanéité et simplicité, une simplicité de coeur qui ne connaît nulle honte, nulle réserve, mais beaucoup de tendresse. Comme celle de Jean-Marie de la Mennais: «Mère de mon Dieu, il est donc vrai que vous êtes aussi ma Mère! Ah! puisqu'il en est ainsi, je m'approcherai de vous avec confiance; je me montrerai à vous tel que je suis, faible et misérable, pécheur, digne à ces titres de toute la pitié de votre coeur maternel; je dirai à ma Mère: ô Mère, voilà votre fils; ne détournez point de lui vos regards...» (Anthologie..., p. 160). Amour qui ouvre l'intelligence au mystère de Marie et de Jésus, et qui ne fera que croître, comme pour le disciple présent au pied de la croix. A cet instant même, il lui est donné par grâce une intelligence de Marie bien supérieure à celle que nous peignons à avoir, vingt siècles après. Et il l'approfondit encore tout le reste de sa vie. Par elle, il pénétra dans le Mystère de Jésus jusqu'à des profondeurs que le quatrième évangile nous laisse soupçonner.

Tout religieux découvre, une fois de plus, dans le mystère de la compassion de Marie au pied de la croix, la fécondité spirituelle de son voeu de chasteté. Comme Marie il se fait pauvre avec les pauvres, petit

avec les petits, incompris avec les incompris, analphabète avec les analphabètes, en ce sens qu'il se met à leur niveau, leur consacrant sa vie. Alors ce qui se passe pour Marie se passe aussi pour lui: en participant à la Passion de Jésus, elle enfante des fils de Dieu, de même que le Frère, en participant à la Passion des laissés pour compte, engendre spirituellement. Mais, qu'il ne compte pas fructifier sans passer par la souffrance et la mort: «Si le grain ne meurt, il ne porte pas de fruit» (Jn 12, 24).

Tout religieux devrait porter à son comble l'amour pour Marie, puisque, comme elle, il choisit de rester vierge, faisant le sacrifice de sa fécondité physique pour participer avec elle à la fécondité spirituelle du sacrifice du Christ.

Le Calvaire, comme l'Annonciation, manifeste la fécondité de l'amour vierge. La maternité virginale de Marie s'y épanouit en une maternité universelle; un amour vierge en effet ne peut être qu'un amour pour tous.

Pour nous, le voeu de virginité nous attache à Jésus, qui ouvre nos coeurs à tous les hommes. Il nous conduit à porter sa croix pour y mourir avec lui, Il nous donne de vivre avec lui un mystère nuptial et d'enfanter une multitude de fils, que nous ne connaissons que dans la gloire.

Au pied de la croix, Marie, «mère de Jésus», devient «mère» de ceux qui, par leur foi, ne font qu'un avec Jésus: ses disciples. En elle commence l'Église de Jésus. Elle est véritablement «Mère de l'Église».

En même temps, et sous un autre aspect, elle est icône de l'Église, puisque l'Église, comme elle, enfante les chrétiens à la foi. L'Église sainte, vierge et mère, se reconnaît dans la figure de Marie, sainte, vierge et mère.

«centre d'unité autour duquel se rassemble l'Eglise dans l'attente de l'Esprit» Au Cénacle, «Marie apporte la nouvelle maternité qui est devenue sa part au pied de la Croix»

(Jean-Paul II, 22 mai 1988). Elle est au coeur du peuple de Dieu en prière. Celle qui a enfanté Jésus prépare, dans l'espérance de la venue de l'Esprit Saint, l'enfantement de l'Église, Corps du Christ. Mère de la Tête, elle est également Mère du Corps. Il n'y a pas deux maternités de Marie, l'une divine et l'autre ecclésiale, mais une seule par laquelle Marie est Mère du Christ total, Tête et membres.

Elle remplit déjà dans l'Église le rôle qui sera désormais le sien: rôle d'une présence priante, qui appelle l'Esprit pour que se répande la foi; rôle effacé de la mère, qui maintient l'unité de la famille, l'unité de l'Église autour des Douze, et qui invoque l'Esprit, l'Esprit qui est missionnaire en son essence, l'Envoyé du Fils, comme le Fils était l'Envoyé du Père, le missionnaire du Père.

Et nous voyons les apôtres sortir du Cénacle et prêcher avec audace la Bonne Nouvelle. L'Esprit les emporte jusqu'aux extrémités de la terre, l'Église éclate aux quatre coins du monde, une Eglise une, collégiale, chacun des Douze étant en communion avec Pierre, le premier d'entre eux.

Retenons deux choses:

- toute évangélisation s'enracine dans une prière assidue, patiente, persévérante, au Cénacle, avec Marie;
- la mission exige l'Esprit, qui est Charité: charité pour tous, charité en tout, car il n'y a aucune détresse qui n'attende l'Amour.

Le religieux est homme de l'Église et homme de l'Esprit. Il a une vocation missionnaire de communion. Le religieux laïc, consacré totalement au service de Dieu comme le prêtre et engagé dans une tâche temporelle comme le laïc, joue un

rôle médiateur entre hiérarchie et fidèles. Il est ainsi facteur d'unité, faiseur de paix, créateur de liens et, le cas échéant, il répare les déchirures.

Annonciation et Pentecôte sont très proches. A l'Annonciation, l'Esprit opère la conception du Fils de Dieu; à la Pentecôte, l'Esprit fait naître le peuple de Dieu. A l'Annonciation, le Fils de Dieu se fait chair afin que nous puissions recevoir l'Esprit Saint; à la Pentecôte, l'Esprit vient pour que tout homme soit formé à l'image du Fils de Dieu. Chacun d'entre nous, dans l'Esprit et par Marie, est appelé à être, dans la dynamique de la Pentecôte, toujours plus filialisé, toujours plus fils dans le Fils.

* * *

A la fin de cette méditation sur la mission, remarquons que Marie est toujours présente dans les commencements: à l'Annonciation, à la Visitation, à Cana, au Calvaire, au Cénacle. Elle est la vierge des genèses. Dans notre vie apostolique, il sera bon de nous en souvenir et de la mettre au principe de nos entreprises. Elle appellera sur elles l'Esprit, qui les fécondera, les développera et les propagera.

4) Marie, modèle des éducateurs

J'ajoute un dernier trait, dont ne parle pas explicitement la Congrégation pour les Instituts de Vie consacrée et les Sociétés de vie apostolique. Celle-ci s'adresse, en effet, à tous les religieux voués à l'apostolat, indépendamment de leur charisme propre. Mais ce trait touche directement à notre mission éducatrice, il est donc pour nous important de nous y arrêter.

Marie, éducatrice de Jésus Marie n'a pas seulement donné naissance à Jésus, elle l'a aussi éduqué.

Nous aimerions savoir comment elle l'a formé à la prière et à la lecture de l'Écriture, comment elle lui a appris à célébrer les fêtes juives, à fréquenter le temple et la synagogue, comment elle lui a inculqué cet esprit d'observation, cet amour des êtres et des choses qui se révèlent dans les paraboles, comment elle lui a transmis cette aisance, cette délicatesse, ces qualités exquisées de relation que nous lui voyons avec les personnes.

Nous pressentons que Jésus doit beaucoup à sa mère. Sa bonté envers ceux qui souffrent ou qui sont dans le besoin, n'est-ce pas l'attitude de Marie à Cana? Ce qu'il dit à ses apôtres: «Ne vous faites pas appeler maîtres, mais soyez les serviteurs de tous» (Mt 23, 8), ne l'a-t-il pas appris de celle qui, jeune maman, se mit en route pour aider sa vieille cousine enceinte? Est-il si étonnant d'entendre les Béatitudes de la bouche de Jésus quand on a entendu le Magnificat de celle de Marie?

Il n'est pas question de faire de Jésus le disciple de Marie! C'est l'inverse qui est vrai. Mais toute mère influence son enfant. Et si Jésus est un roi qui règne par la douceur et l'humilité, un prophète qui jette les puissants à bas de leurs trônes et comble de biens les affamés, un prêtre qui lave les pieds de ses disciples, et si cette triple fonction rompt tellement avec les schémas du temps, n'est-ce pas en partie parce qu'il l'a apprise à l'école de Marie? Elle lui a montré et enseigné que régner c'est servir, qu'annoncer la parole, c'est dire aux pauvres et aux petits que le Royaume de Dieu leur appartient, que consacrer c'est s'offrir, bien plus encore qu'offrir.

Pendant trente ans de vie cachée, Jésus et Marie ont vécu en symbiose d'esprit et de cœur. Nous savons bien qu'entre nos élèves et nous il y a influence réciproque, qu'ils nous apprennent beaucoup et que nous leur apprenons plus encore. A fortiori en fut-il ainsi entre Jésus et Marie!

Mais l'Évangile nous dit bien peu de chose sur cette éducation et nous ne pouvons certes pas en tirer des méthodes pratiques ou des procédés pédagogiques. Cependant, si l'on juge de l'éducation par l'excellence des résultats, peut-être pouvons-nous en déduire des attitudes intérieures d'ordre spirituel, qui peuvent nous inspirer. Il ne s'agit pas de décalquer matériellement l'action éducative de Marie, mais plutôt de nous laisser illuminer de l'intérieur par elle et de considérer notre vocation dans le prolongement de la sienne.

L'attitude de Marie à l'égard de son enfant se révèle d'une part dans la scène du recouvrement au temple et, d'autre part, au cours de la vie publique de Jésus.

Dans la première, Jésus a douze ans. En Israël, c'est l'âge de l'adolescence, où le jeune Israélite commence à s'émanciper de sa famille. Il participe à la prière de la synagogue de son village et aux cérémonies du temple à Jérusalem, lors des fêtes liturgiques annuelles. Or, pendant le pèlerinage pascal, Jésus échappe à la surveillance de ses parents. Leur émoi témoigne de la manière inhabituelle d'agir de Jésus, qui ne devait guère sortir du cercle de famille. Quand ils le retrouvent au temple, ils ne peuvent taire un reproche, qui nous semble si naturel, si justifié. Jésus se excuse par une parole qu'ils ne comprennent pas et, sans plus, tous rentrent à Nazareth, où «Marie gardait fidèlement tous ces souvenirs en son cœur».

Peut-être est-ce là l'attitude fondamentale de tout éducateur: essayer de comprendre un comportement qui paraît étrange. Avec des adolescents, qu'il nous faut conduire à l'autonomie, à l'émancipation, et qui déroutent si souvent par leurs réactions, leurs opinions, leurs actes, n'y a-t-il pas là une attitude qui devrait nous inspirer?

Marie ne devait pas être de ces mères trop craintives qui ne se consolent pas que leur enfant grandisse. L'Évangile nous montre Marie silencieusement attentive devant une

destinée qui déjà commençait à la dépasser et en face de laquelle elle eut le mérite de ne pas se raidir, totalement respectueuse d'une vocation où Dieu semblait déjà tenir toute la place. L'éducation n'est-elle pas oeuvre de longue patience?

Dans cette attention pleine de respect envers le mystère qui s'éveillait devant elle, Marie nous livre le secret de toute pédagogie: les progrès de nos méthodes ne sauraient, à eux seuls, nous faire franchir le seuil d'une attitude aussi précieuse et aussi rare.

Nous retrouvons la même attitude au début et pendant la vie publique de Jésus: Marie disparaît, elle est d'une discrétion totale, elle laisse à Jésus toute sa liberté. Elle se réfugie dans le silence et sans doute la prière. Jésus assume sa vie, sa mission; Marie la respecte, même aux heures les plus sombres, celles où une mère serait le plus tentée d'intervenir pour adoucir les souffrances de son fils. L'éducateur doit comprendre que les expériences même dures sont école de maturité et heures de croissance pour ses élèves.

Marie, éducatrice de l'Église Au pied de la croix, commence pour Marie une nouvelle mission éducatrice, près de Jean, des Apôtres, de l'Église naissante, de l'Église de tous les temps. Elle se manifeste dès le Cénacle où, comme à Cana, comme au Calvaire, «Marie, mère de Jésus» est là (Ac 1, 14) et elle continue jusqu'à son Assomption. Elle n'enseigne pas, ne prophétise pas, ne gouverne pas, elle prie, elle médite, elle «garde dans son coeur» les mystères qu'elle a vécus. Elle est seule à connaître ceux de l'enfance de Jésus et ceux de la vie publique auxquels elle a participé de plus près, à Cana et au Calvaire. Elle les voit maintenant dans la lumière de l'Esprit de Pentecôte, elle les dévoile à Luc et à Jean, elle en déchiffre le sens pour eux et pour l'Église!

Ainsi Marie précède et éduque le témoignage apostolique de l'Église. En particulier, elle éduque *sa foi*. Elle lui en montre la source: la Parole de Dieu, et comment s'y abreuver. Selon le Cardinal Newman, elle est la première théologienne et le modèle même de la véritable activité théologique. «Elle ne croit pas que c'est assez d'accueillir la Révélation divine: elle la médite; ni assez de la posséder: elle s'en imprègne; ni assez d'y donner son assentiment: elle la développe; ni assez d'y soumettre la raison: elle raisonne sur elle; non pas certes en raisonnant d'abord, mais en croyant d'abord sans raisonner, par amour et par révérence, puis en raisonnant après avoir cru». Ainsi, ajoute Newman, Marie est-elle pour nous «le symbole, non seulement de la foi des simples, mais de celle aussi des docteurs de l'Église, qui doivent scruter et peser et définir et en même temps professer l'Évangile, tracer la limite entre la vérité et l'hérésie, prévoir ou réparer les diverses aberrations de la raison faussée, combattre l'erreur et la témérité avec leurs propres armes et ainsi triompher des sophistes et des novateurs» (cité par *Nouvelle Revue théologique*, juillet-août 1985, p. 502).

L'Église apprend beaucoup de Marie. L'Annonciation lui montre comment adhérer sans réticence à la volonté de Dieu, avec quelle disponibilité se consacrer au service de la Parole. La naissance à Bethléem lui enseigne la pauvreté, l'accueil inconditionnel des petits et des grands, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, en un mot l'universalité du salut. La fuite en Égypte, la présentation et le recouvrement de Jésus au temple, l'appellent au dépouillement, à la souffrance, à la fidélité dans l'épreuve, la vie à Nazareth au service et à l'amour dans l'humble quotidien.

Autant de scènes qui sont pour l'Église source d'inépuisables enseignements. En y contemplant Marie, elle se reconnaît. Les attitudes et les actes de la mère de Dieu sont éducatifs de sa foi. En les gardant à son tour dans son coeur, «elle tire de son trésor du neuf et du vieux» (Mt 13, 52).

Même quand se déchainent les forces du Mal, Marie reste fidèle à son Seigneur. Église du silence avant la lettre, elle témoigne de son attachement indéfectible à Jésus de manière plus éloquente que toutes les proclamations de foi. Par sa persévérance tenace dans l'épreuve, elle éduque l'Église à *l'espérance* et à *l'amour*: à une espérance qui grandit d'autant plus que les raisons d'espérer diminuent et à un amour qui lie d'autant plus au Seigneur que celui-ci est abandonné de tous.

En regardant Marie, l'Église apprend à être *vierge et mère*. A être vierge, c'est-à-dire exclusivement attachée à son Seigneur, sans se prostituer à de fausses idoles et idéologies, et donc «à conserver, par la vertu du Saint Esprit, dans leur pureté virginale, une foi intègre, une ferme espérance, une charité sincère» (L.G n° 64). A être mère, c'est-à-dire à «engendrer par la prédication et le baptême à une vie nouvelle et immortelle des fils conçus du Saint Esprit et nés de Dieu» (L.G. n° 64).

Mais l'Église comprend qu'elle ne pourra être vierge et mère qu'au pied de la croix, c'est-à-dire dans le partage du dépouillement et des souffrances de Jésus, de sa pauvreté et de son obéissance à la volonté du Père. Lorsqu'elle l'a oublié, l'histoire montre qu'elle a trahi son Seigneur. D'où l'humble constatation de Vatican II: «l'Église est à la fois sainte et appelée à se purifier» (L G. 8).

Auprès de l'Église et de *tout chrétien*, Marie reste aujourd'hui encore «Mater et Magistra». Chacun, s'il le veut, peut faire l'expérience de cette action éducatrice de Marie. Comme Jean et les Apôtres, il peut se mettre à son école. Elle lui parlera au coeur, comme seule une mère sait le faire, elle lui révélera et lui fera goûter bien des aspects cachés du mystère de Jésus. «Tout croyant qui chemine dans l'expérience spirituelle bénéficie de la maternité de Marie, même s'il n'en prend pas toujours

suffisamment conscience. Une telle action de Marie ne porte tort ni à l'initiative du Père, ni à l'action de l'Esprit au fond des coeurs. Plus l'acceptation de cette action mariale est consciente et confiante, plus le croyant est assuré de marcher comme Dieu le veut» (Philippe Ferlay, *Abrégé de la Vie Spirituelle*, p. 114).

Ajoutons que si Marie éduque l'Église à croire, espérer et aimer, elle éduque aussi tout disciple à l'amour de l'Église, comme elle l'a fait pour «le disciple bien-aimé» qui l'a accueillie chez lui, elle, l'icône de l'Église.

III

MARIE, MERE DES RELIGIEUX

Le texte de la Congrégation des Instituts religieux et des Sociétés de vie consacrée termine en ouvrant une autre perspective. Il déclare que Marie n'est pas seulement le modèle des religieux, mais qu'elle est aussi «la mère des religieux».

Cela va de soi, est-on tenté de dire, puisqu'elle est la mère de tous les croyants, la Mère de l'Église. Elle l'est même à plusieurs titres:

- d'abord comme mère de Dieu, mère du Premier-Né dont nous sommes les frères;
- ensuite en vertu de sa coopération au mystère rédempteur de Jésus et en raison de la parole que, du haut de la croix, le Christ lui a dite à cette occasion;
- enfin en vertu de son assistance permanente à l'Église de Dieu, Corps du Christ et Temple de l'Esprit Saint.

Appeler Marie «mère des religieux» doit pourtant apporter une précision supplémentaire et avoir un sens spécifique. Le texte même le suggère: Marie est mère des religieux parce que mère de Jésus en tant que «Consacré et Envoyé».

Consacré et Envoyé, Jésus est Le religieux par excellence, «celui que le Père a envoyé et consacré de façon éminente (cf. Jn 10,36) ... Jésus a vécu sa consécration précisément comme Fils de Dieu: il fut dépendant de son Père, l'aimant par-dessus tout et complètement livré à sa volonté. Ces éléments de sa vie de fils sont partagés par tous les chrétiens. A certains, cependant, Dieu donne, pour le salut de tous, le don de suivre le Christ de plus près dans sa pauvreté, dans sa chasteté et dans son obéissance, à travers une profession publique de ces trois conseils, reçue par l'Église. Cette profession, faite pour imiter le Christ, est le signe d'une «consécration particulière qui s'enracine dans celle du baptême et l'exprime en plénitude» (PC 5). Cette expression «en plénitude» demande le secours de la personne divine du Verbe, au-delà de la nature humaine qu'il a assumée, et elle invite à donner une réponse semblable à celle donnée par Jésus: un don de soi-même à Dieu à un point que lui seul peut rendre possible et qui soit un témoignage rendu à la sainteté et à l'absolu de Dieu. Une telle consécration est un don de Dieu: une grâce donnée gratuitement.» (*Éléments essentiels*, nos 6-7).

Jésus est l'Oint par excellence, annoncé par le second Isaïe dans le premier chant du Serviteur de Yahvé: «Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu, que préfère mon âme. J'ai mis sur lui mon esprit (Is 42, 1). L'Ange Gabriel dit à la Vierge Marie que «son enfant sera saint» (Lc 1, 35). Il l'est dès le sein de sa mère, «consacré et envoyé dans le monde» (Jn 10, 36) par le Père, comme source de toute consécration et de toute sanctification. Comme l'indique saint Luc, le quarantième jour après sa naissance, il est «présenté» au Seigneur dans le temple, il n'a pas à lui être «consacré» comme tous les premiers-nés (Lc 2, 22-23).

Jésus confirme cette consécration au tout début de sa vie publique, dans la synagogue de Nazareth, lorsque «il se leva pour faire la lecture. On lui présenta le livre du prophète Isaïe et, déroulant le livre, il trouva le passage où il est écrit: «L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction»... Alors, Il replia le livre, le rendit au servant et s'assit... Alors il se mit à leur dire: «Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture» (Lc 4, 16-21).

Il «accomplit» cette consécration dans sa Passion, pour ses apôtres et «pour tous ceux-là aussi qui grâce à leur parole croiront en lui» (Jn 17, 20): «Pour eux, je me consacre moi-même, afin qu'ils soient eux aussi consacrés en vérité» (Jn 17,19).

Tel est l'enfant que Marie a mis au monde: l'Oint, le Saint, le Messie, le Consacré, celui qu'elle a accompagné de sa naissance au Calvaire, consacrée comme lui, transpercée du même glaive, participant à son sacrifice et, par là même, à notre enfantement spirituel.

C'est la radicalité de sa consécration au Christ, Le Consacré, qui constitue le caractère spécifique de sa relation maternelle aux religieux. Réciproquement, la radicalité de la consécration par les vœux est le trait spécifique qui apparente ceux-ci de plus près à Marie, qui les distingue dans leur relation filiale avec elle et dans leur relation fraternelle avec Jésus. Elle est la mère du Consacré et des consacrés.

Certes, Marie est la mère de tout chrétien, consacré à Dieu par le baptême, mais elle l'est à un titre spécial des religieux en raison de la radicalité de leur consécration religieuse, consécration particulière enracinée dans celle du Baptême et qui exprime celle-ci en plénitude» (P.C. 5).

Marie, en donnant naissance à Jésus, le Consacré et l'Envoyé du Père, a enfanté en même temps tous ceux qui,

comme lui et en lui, sont consacrés et envoyés par le Père à un titre spécial, acceptant l'appel particulier qui leur est adressé à suivre son Fils de plus près.

C'est donc à un titre particulier que les religieux peuvent considérer Marie comme leur mère.

* * *

Concluons cette première partie, où Marie nous est apparue comme le modèle et la mère des religieux.

Un mot résume son attitude: «Fiat!». Il exprime la soumission totale à Dieu et l'accueil inconditionnel de sa volonté. Cette parole dite pour la première fois à l'Annonciation, Marie ne l'a jamais reprise. Sa vie n'en a été que le déploiement. Durant son long pèlerinage terrestre, elle n'a pas connu ces fluctuations dans le don d'elle-même que nous connaissons, ces hauts et ces bas, ces pas en arrière et ces pas en avant. Comme Jésus, le saint serviteur, elle «n'a été que oui» (2 Co 1, 19).

En acquiesçant totalement à la volonté de Dieu, elle accueillait l'amour de Dieu pour elle et pour le monde, elle faisait l'expérience «de la Largeur, la Longueur, la Hauteur et la Profondeur» du mystère de Dieu (Eph 3, 18). Elle entrait dans le mystère de l'Amour, dans le mystère de l'Esprit, douceur et feu, brise et ouragan, par-dessus tout joie et exaltation. Magnificat!

Mais il n'y a *Magnificat* que parce qu'il y a *Fiat!* L'un et l'autre se tiennent comme l'avant et le revers d'une monnaie, comme le recto et le verso d'une feuille. Il faut vivre le *Fiat* pour chanter le *Magnificat*.

Nous en avons tous fait l'expérience. C'est quand notre don à Dieu a été le plus total que nous avons expérimenté

la joie la plus grande. Par contre, à peine nous sommes-nous repris que nous avons senti le remords, le regret, ou le trouble. La soumission à Dieu sera toujours la porte de la joie. Une vie livrée est une vie heureuse. Comment la tristesse serait-elle au fond de notre cœur si nous nous donnons sans partage à Celui qui est la Béatitude? La «Joie d'être Frère», elle devrait couler en nous comme un fleuve ! «Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints», disait Léon Bloy. Plus nous dirons «Fiat», plus nous chanterons «Magnificat» ! Ces deux mots traduisent dans toute leur perfection, «de don total de la vie religieuse et sa joie de la consécration opérée par Dieu» (n° 53).

Nous avons à les vivre les yeux fixés sur Marie. Comment? Nous l'avons déjà partiellement indiqué dans la première partie. Il nous reste à le voir, de manière plus systématique et plus complète, dans une seconde partie.

DEUXIEME PARTIE

COMMENT «ACCUEILLIR MARIE CHEZ SOI»?

Après avoir dit pourquoi nous devons avoir, en tant que chrétien et religieux, une dévotion particulière envers Marie, voyons maintenant comment exprimer cette dévotion. «Il y a comme trois stades dans la vraie dévotion à la sainte Vierge: l'invocation, l'imitation, l'intimité (...). On commence à invoquer Marie parce qu'on sent le besoin de son aide. Ensuite on l'aime de plus en plus et on sent le besoin de lui ressembler. Alors on essaie de l'imiter. En fait, elle est la plus imitable des saintes parce qu'elle n'a fait que de petites choses; c'est Dieu qui en a fait de grandes. Pour l'imiter on sent le besoin de la mieux connaître, on médite son mystère, on lit ce qui la concerne. Plus on la connaît, plus on l'aime et plus on désire entrer dans son intimité» (Bernard Martelet, *Marie de Nazareth, celle qui a cru*, pp. 156-157).

Voyons rapidement comment, dans notre vie de Frères, nous mettons en pratique ces trois stades et comment nous pouvons y former nos élèves, en particulier les jeunes de nos maisons de formation.

1 - Prier Marie

Prier et célébrer Marie Le premier stade est de prier Marie. Elle est actuellement au ciel, attentive à chacun de ses enfants, puissante sur le coeur de son Fils. N'hésitons pas à nous adresser à elle!

Cette prière revêt les différentes formes de la prière chrétienne, sauf l'adoration qui n'est due qu'à Dieu seul:

- la louange en l'honneur de ce qu'elle est pour Dieu et pour nous. Louange surtout pour sa maternité, sa conception immaculée et son ouverture à la grâce, mais aussi pour sa beauté, son humilité, sa simplicité, sa pureté, bref pour toutes ses qualités. Les litanies à Marie nous en offrent un bel exemple.

- la reconnaissance filiale, pour son accueil du plan rédempteur de Dieu et la participation qu'elle y a prise; pour les grâces et faveurs obtenues par son intercession, faveurs personnelles ou pour autrui, pour sa Congrégation, son pays, le monde entier.

- la demande, chaque fois que nous en avons besoin. La première prière à Marie qui nous soit parvenue, conservée sur un papyrus du 3^e siècle, actuellement au British Museum de Londres, est le *Sub Tuum*. Elle réclame de sa part la délivrance dans les dangers. «La conviction sous-jacente est qu'on peut tout demander à celle qui est Mère de Dieu et que l'espérance placée en elle ne peut être déçue» (Jean Galot, dans *L'Osservatore Romano* du 29 décembre 1987, édition française p. 1). C'était, semble-t-il, avec le *Souvenez-vous* attribué à saint Bernard, la prière préférée de notre Vénéralre Père; il la cite souvent dans ses sermons (cf *Anthologie*, pp. 158, 162).

Il est possible d'invoquer Marie sous une infinité de vocables. La dévotion populaire s'en est donné à cœur joie à ce sujet. Pour s'en convaincre, il n'est que de recueillir ceux des sanctuaires voisins de notre lieu d'apostolat, au moins dans les pays de civilisation chrétienne ancienne: Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame du Perpétuel Secours, Montjoie Notre-Dame, Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame du Cap, Nuestra Señora del Pilar, de Lujan... On pourrait en écrire des pages! Le titre préféré des chrétiens depuis le Concile d'Éphèse (431), est celui de Mère de Dieu, «Theotokos», qui éclaire si bien le rôle de Marie dans le mystère de l'Incarnation (cf. *Redemptoris Mater*, nos 8-9).

Nous aimerons prier Marie tous les jours, et même plusieurs fois par jour, heureux de la louer, de lui rendre grâce et de recourir à elle dans tous nos besoins.

Nous aimerons aussi célébrer ses fêtes et, plus encore, «par la liturgie, vivre les mystères de son Fils» (D 93). L'Église a judicieusement distribué les fêtes mariales au long du calendrier liturgique, comme pour relancer sans cesse la dévotion des fidèles. Il n'est pas de mois qui ne célèbre Marie dans l'un ou l'autre de ses mystères, ou sous l'un ou l'autre de ses vocables. Sans parler des mois de mai et d'octobre qui lui sont tout entiers consacrés!

Quelques fêtes doivent nous être particulièrement chères:

- le 15 août, fête patronale de la Congrégation (C 5);
- le 8 septembre, jour anniversaire du Père de la Mennais, et de Marie elle-même;
- le 8 décembre, traditionnellement retenu dans la Congrégation pour le jour de notre consécration personnelle à Marie et de son renouvellement;
- le 2 février, où les religieux sont invités à renouveler leurs vœux, en union avec Marie présentant son fils premier-né au Seigneur dans le temple de Jérusalem;
- le 25 mars, où le oui de Marie prélude à tous les oui de ceux que Dieu appelle à son service.

Mais aucune fête de Marie ne doit nous laisser indifférents. C'est une joie du cœur pour un enfant de fêter sa maman chaque fois qu'il en a l'occasion.

Les manières de procéder peuvent varier. Il y a toujours intérêt à le faire suivant les directives de l'Église exprimées par le Concile Vatican II, dans le chapitre 8 de la Constitution *Lumen Gentium* et commentées dans les encycliques mariales. Elle souhaite que notre dévotion soit:

- *christologique*, c'est-à-dire en dépendance du mystère du Christ auquel elle est toute relative. Marie elle-même ne tolé-

rerait pas que son fils soit éclipsé par le culte que l'on pourrait lui rendre.

- *oecuménique*, et donc respectueuse d'autres sensibilités et ne prêtant pas flanc à de légitimes critiques.

- *biblique*, et donc appuyée sur la Parole de Dieu, qui nous révèle le dessein divin sur Marie, avec discrétion et profondeur, respect et amour, réserve et admiration.

«Aucune nouvelle révélation publique n'est à attendre avant la manifestation glorieuse du Seigneur» (*Dei Verbum*, n° 4). «L'Église apprécie et juge les révélations privées selon le critère de leur conformité avec cette unique révélation publique» (Jean-Paul II, à Fatima, le 13 mai 1982). Elles n'ont donc ni la même valeur ni le même poids que la Révélation que Dieu nous a faite dans l'Écriture. Il n'est pas obligatoire de leur accorder foi, pas même aux apparitions, même reconnues officiellement par l'Église, comme celles de Guadalupe, Lourdes ou Fatima. A fortiori quand il s'agit des autres.

Nous aurions tout avantage à fonder notre dévotion mariale sur les bases solides de l'Écriture et de la Tradition, plutôt que de l'alimenter à des écrits certes, plus diserts, mais humains et beaucoup moins nourrissants, qui ne peuvent pas rivaliser avec l'autorité et la profondeur de la Parole de Dieu. Et quand l'Église a parlé, tenons la question pour tranchée.

«La recherche du sensationnel en matière de doctrine ou de piété, ainsi que l'engouement pour des apparitions et pour des révélations privées, risquent de faire oublier que la vie chrétienne se nourrit d'abord de l'Évangile et qu'elle se mène sous la conduite des pasteurs que le Christ a donnés à son Église. Les apparitions et révélations reconnues par l'Église viennent simplement appuyer le message de l'Évangile: conversion, pénitence, prière.» (*Message du Comité épiscopal de Théologie du Québec*, 1985)

* * *

Le chapelet

Il est une prière à Marie qui nous est recommandée d'une manière pressante par la Règle: le chapelet (C 44). En avons-nous connu, en connaissons-nous des Frères dont c'est la prière favorite! Ils vivent le chapelet à la main, l'égrenant presque jour et nuit, ostensiblement ou dissimulé au fond de leur poche ou autour de leur doigt, comme le permettent les dizainiers actuels.

C'est la prière des simples et des savants, des pauvres et des riches, des affligés et des ravis. Car tout homme a besoin d'une mère, d'une épouse, d'une femme.

Bien des méthodes sont possibles pour le réciter: les uns conjuguent les Ave Maria avec les invocations des litanies à la Sainte Vierge; d'autres font le tour du monde des sanctuaires dédiés à Marie; un Frère m'écrit: «Pour garder mon attention, je récite le chapelet en intercalant le mystère médité dans chaque Ave, au moyen d'une brève clausule:

«... et Jésus, ton enfant ressuscité est béni
“ “ monté au ciel est béni
“ “ envoyant son Esprit est béni
“ “ recevant Marie au ciel est béni
“ “ couronnant Marie au ciel est béni.»

André Frossard, lui, nous fait part de «un moyen très simple d'empêcher le chapelet de tourner à l'exercice mécanique: dédicz le premier grain à une personne, et il s'en présentera aussitôt après une autre à votre esprit, puis dix, puis vingt, et le chapelet vous paraîtra non pas trop long, mais trop court, et vous aurez eu la preuve que votre prochain a grand besoin de votre prière» (André Frossard, *Dieu en Questions*, p. 121). L'essentiel, c'est de «prier en son cœur», calmement. Au début de la vie spirituelle, on se concentre sur un mot ou sur un mystère. Puis, peu à peu, selon l'appel de Dieu, on entre dans le repos de la prière contemplative, qui calme l'esprit et apaise le cœur dans une attention générale à Dieu.

Je ne parlerai ici que des deux méthodes les plus communes, mais la ferveur mariale en inspire bien d'autres à ceux qui s'y abandonnent.

- *La première* consiste à *s'arrêter aux mots de l'Ave Maria*, à les reprendre un à un, à les ruminer et à en nourrir sa pensée et son cœur pour en faire sa propre substance. Le même mot ou la même expression peut ainsi entretenir la prière non seulement pendant une dizaine ou un chapelet entier, mais pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines de suite. Les lèvres prononcent la formule traditionnelle, et le cœur assimile lentement le pain de la parole.

Par exemple, on s'arrête à :

- *«Je vous salue»* (ou *«Réjouis-toi»*, ou *«Sois joyeuse»*)

Ce n'est pas une salutation banale, mais la reprise de la prophétie de Sophonie (3, 14-17), où se dévoile le projet de salut de Dieu. Il signifie qu'en Marie, fille de Sion, l'attente d'Israël se consomme. L'Ancien Testament trouve son aboutissement, la promesse va s'accomplir, le salut est proche. La terre peut tressaillir de la joie messianique: joie des derniers temps, joie débordante de la délivrance.

Je revis en esprit cette longue attente d'Israël. A mon tour, je crie mon espérance et j'exulte de joie à l'annonce de la Bonne Nouvelle. Je m'émerveille avec l'Ange de la bonté de Dieu, fidèle à ses desseins. Et, avec lui, je salue Marie, qui résume Israël à cette heure décisive pour le salut du monde. En Avent, voilà une manière tout indiquée.

- *«Marie»* (Myriam, en hébreu)

Le nom tant de fois prononcé par Jésus, par Joseph, avec une infinie douceur, une tendresse ineffable, un amour toujours renouvelé, sans que l'habitude en atténue la saveur;

nom répété au long des siècles, avec joie, parfois avec passion, par l'innombrable cohorte des chrétiens; nom porté par des millions de personnes, en l'honneur de la Vierge Mère. Comme il doit être doux à ses oreilles! Comme il doit résonner à son cœur avec des harmoniques aux variations infinies!

Je le redis à mon tour, en essayant d'y mettre le même amour, la même confiance, la même exaltation joyeuse.

- *«Pleine-de-grâce»*

C'est le nom unique choisi par Dieu pour désigner sa bien-aimée. Il nous indique l'originalité absolue du mystère de Marie, le caractère exceptionnel de sa vocation. Il est d'une richesse inépuisable que suggèrent et trahissent à la fois les variantes des traductions: «Comblée de grâce», «la gracieuse», «favorisée de Dieu», «la bien-aimée»... Quel mot humain pourrait exprimer la tendresse du Père pour Marie, son amour passionné pour celle qui va accueillir en son sein le Fils en qui Il se complaît, Celui-là même qu'Il offre à l'humanité pour la racheter et l'adopter?

Contemplons et admirons! Appelons, nous aussi, Marie «comblé-de-grâce», qui est pour ainsi dire, le nom divin donné à cette fille des hommes. L'expression met moins l'accent sur l'idée de plénitude de grâce que sur la faveur gratuite de Dieu. L'Église y reconnaît une allusion à l'Immaculée Conception, Marie entretenant un rapport privilégié avec le Fils Bien-Aimé, source de toute grâce.

- *«Le Seigneur est avec toi»*

C'est la formule de l'ange à Abraham (Gen 26, 24), à Jacob (Gen 28, 15), redite à Marie en qui s'accomplit la promesse. C'est aussi la formule habituelle des récits de vocation: à Moïse (Ex 3, 12), à Gédéon (Juges 6, 12), à Jérémie (Jer 1, 8), etc... Marie est ainsi située dans l'histoire du salut;

elle est le personnage principal de l'admirable fresque de la patience de Dieu.

Oui, Marie, ne crains pas, «le Seigneur est avec toi», il est ta force, ton courage, ta lumière. Il est avec toi aujourd'hui, tous les jours, dans toutes les circonstances et situations de ta vie. Il est en toi, comme graine semée qui va germer et produire du fruit. Mûris-le dans la chaleur de ton corps et de ton coeur; nourris-le de la pureté de ton sang; réchauffe-le du feu de ta foi, de ton espérance et de ton amour; berce-le du rythme de ta prière. Il est en toi, Parole vivante qui déchire ton corps et ton coeur, glaive qui te transperce, offrande au Père par tes mains.

Chacun peut ainsi reprendre, les unes après les autres, les expressions de l'*Ave Maria* en son entier et les méditer au souffle imprévisible de l'Esprit, selon les temps liturgiques, au gré des difficultés et des problèmes personnels ou communautaires auxquels il est affronté, selon la conjoncture nationale et internationale. Le chapelet s'égrène entre les doigts, les lèvres répètent inlassablement la même formule, mais le coeur est fixé dans la contemplation, captif d'un mot qui éveille et suggère la richesse infinie du Mystère de Dieu.

- La deuxième manière de réciter le chapelet est de *contempler les mystères du Rosaire*. Nous le faisons tous. Je me contenterai ici de faire deux remarques pratiques, en m'étendant davantage sur la seconde.

1) Pendant la récitation d'une dizaine de chapelet, il ne s'agit pas purement et simplement de contempler le mystère concerné, mais de le contempler avec le regard de la Vierge Marie, avec son esprit à elle, avec son coeur à elle, en faisant siens ses pensées et ses sentiments. C'est donc moins une contemplation de Marie, qu'une *contemplation à la manière de Marie*: c'est «l'Évangile de Jésus Christ selon Marie, c'est-à-dire selon l'esprit de celle qui a su, mieux que qui-

conque, comprendre Jésus vrai homme et vrai Dieu» (H.-M. Manteau-Bonamy, *La Vierge Marie et l'Esprit Saint*, p. 181).

Il y a, en effet, bien des manières d'appréhender le Mystère de Jésus, de l'approfondir, de l'appriivoiser, de le faire sien. Aucune, bien sûr, ne l'épuise! Chaque évangéliste, par exemple, nous en propose une ; Paul nous en propose une autre. Le Rosaire nous en propose une spécifique: entrer dans l'intimité de Marie pour apprendre d'elle ce qu'elle sait du Christ; épouser ses pensées, revivre ses sentiments; écouter comme elle écoutait, faire siens son amour, son humilité, sa foi, sa disponibilité; avoir ce regard de tendresse qu'elle jetait sur Jésus, sur les hommes et le monde, exultante et reconnaissante, douloureuse et compatissante, émerveillée et transfigurée.

Comme Marie, laissons-nous envahir par l'Esprit, il nous donnera une intelligence toujours plus profonde des mystères médités et nous formera à la ressemblance de Jésus. Comme Marie, nous passerons progressivement de la connaissance amoureuse de Jésus à la vie en conformité avec Jésus.

2) *Le mystère principal du Rosaire est l'Annonciation.* C'est le mystère fontal de la vie de Marie, qui en découle tout entière, parce que c'est le mystère de son appel et de sa réponse, de sa disponibilité et de son offrande. Marie y reviendra sans cesse, comme à une source inépuisable. Ce qu'elle a compris là, globalement, en un éclair, elle va le garder dans son coeur, le méditer et le déployer pendant toute sa vie, pour s'y conformer avec fidélité: petite servante qui n'en finira pas de se livrer, de se laisser faire, de se laisser épouser pour des noces de joie et de sang, de douleur et de gloire.

Elle n'a pas, en effet, été touchée par le Père, dans les profondeurs de son être, en une étreinte d'amour d'une intensité inouïe, sans en avoir été marquée pour la vie, et revivre sans cesse ce souvenir pour en épuiser la substance. Une expérience spirituelle exceptionnelle reste gravée dans la

mémoire du cocur. Nous le savons tous, à notre échelle. Et combien d'autres! Jacob au gué du Yabboq, Moïse au buisson ardent, Nathanaël sous son figuier, Zachée sur son arbre, Pierre au bord du lac...

On comprend dès lors que le mystère de l'Annonciation ouvre le Rosaire. Les mystères qui suivent ne se comprennent bien qu'à sa lumière et doivent être contemplés et vécus avec le même esprit de foi, de disponibilité, d'humilité et de don de soi. Le Rosaire se vit tout entier «dans cet esprit de Marie accueillant, par l'Annonce de l'Ange, le Mystère de Jésus, parce que tous les événements de la vie humaine de son Fils se trouvent liés à cette Annonce et contemplés dans cette lumière de joie messianique, qui fut la sienne à ce moment-là» (H.-M. Manteau-Bonamy, *La Vierge Marie et l'Esprit Saint*, p. 180).

«Par la prière du rosaire, nous cherchons à élargir notre regard dans la foi sur tous les mystères que l'Annonciation contient comme une source: les mystères joyeux de l'Incarnation, les mystères douloureux du sacrifice de la Croix, les mystères glorieux de la Résurrection» (Jean Paul II). La liste traditionnelle des quinze mystères ne se veut pourtant ni impérative, ni exhaustive. Ainsi, lors d'une solennité liturgique - Noël, Épiphanie, Pâques, Très Saint Sacrement, Christ-Roi... - le seul thème du jour suffira amplement. On peut aussi très bien choisir d'autres passages: la fuite en Égypte, Cana, tel miracle de Jésus...

- *L'Annonciation éclaire les mystères joyeux:*

La Visitation est le rejaillissement sur Élisabeth et Jean-Baptiste de la grâce de l'Esprit en Marie, par le Fils qu'elle porte. La Nativité dans la pauvreté d'une crèche, la Présentation au temple, le Recouvrement de Jésus au temple conduisent peu à peu Marie à identifier son Fils avec le Serviteur souffrant d'Isaïe et à participer personnellement à cette voca-

tion. Ils lèvent en outre progressivement le voile sur les relations mystérieuses de son enfant avec la Trinité, mystère senti à l'Annonciation, mais dont bien des aspects avaient besoin d'être mis en lumière.

- *L'Annonciation éclaire aussi les mystères douloureux:*

Elle éclaire en particulier le mystère principal de cette seconde partie, qui résume ceux qui le précèdent et les explique: la Crucifixion. Marie est debout au pied de la croix, servante unie au Serviteur, communiant à ses souffrances et partageant son destin; femme des douleurs, pleinement soumise comme Lui à la volonté du Père et consommant le don d'elle-même commencé le jour de l'Annonciation: «Je suis la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon ta parole».

Par cette union au sacrifice du Christ, la maternité divine de Marie s'épanouit en maternité spirituelle pour tous les hommes. Dans le sang, la douleur et les larmes, elle reçoit ceux-ci comme ses enfants nés du sacrifice de l'Unique: «Mère, voici ton fils». Heure solennelle entre toutes, où le Saint de l'Annonciation: «Il sera appelé Saint», se sanctifie lui-même: «Je me consacre moi-même», où «le fruit des entrailles» mûrit sur l'arbre de la croix.

Les mystères douloureux qui précèdent en sont éclairés comme d'une lumière matinale avant celle de midi. Au pied de la croix, en effet, Marie révèle la manière dont elle a vécu l'Agonie de Jésus au jardin des olives, la flagellation, le couronnement d'épines, le portement de croix: son attitude dit avec éloquence quels étaient ses sentiments pendant ces différentes phases de la Passion. C'est avec son regard et ses sentiments qu'à notre tour nous devons méditer ces mystères. L'un après l'autre, ils conduisent à ce sommet du Calvaire où la Mère et le Fils ne font qu'un. L'intimité entre les deux, commencé à l'Annonciation, se réalise ici en une communion d'amour d'une intensité qui ne sera pas dépassée sur la terre.

- *L'Annonciation, enfin, éclaire les mystères glorieux:*

Dans cette troisième partie du Rosaire, la Pentecôte est le mystère-charnière. Or, elle est présentée à dessein, par saint Luc, dans les *Actes*, sur le modèle de l'Annonciation: «L'Esprit Saint viendra sur vous» (Act 1, 8). Il opère au Cénacle une nouvelle conception: celle de l'Église, corps mystique du Christ, qui naît de l'effusion de l'Esprit. La Pentecôte est pour l'Église l'équivalent de l'Annonciation pour Marie. C'est son mystère-source, qu'elle revit chaque fois qu'au baptême elle engendre de nouveaux membres, dans l'eau et le sang jaillis du cœur ouvert du Christ. Par l'opération du Saint Esprit, la Mère-Église engendre des fils de Dieu, à l'image de la Mère de Dieu engendrant selon la chair, par l'opération du même Esprit, le Fils Bien-Aimé du Père.

Cette Pentecôte publique, présentée en parallèle avec l'Annonciation, éclaire l'effusion de l'Esprit reçue, en privé, par les Apôtres, le soir même de la Résurrection, quand Jésus transfiguré souffle sur les Onze et leur dit: «Recevez le Saint Esprit...» (Jn 20,22). Elle éclaire également l'Ascension, qui ne se comprend qu'en fonction de la Pentecôte, d'après Jésus lui-même: «C'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés d'ici quelques jours» (Act 1, 5). «Vous allez recevoir une puissance, celle du Saint Esprit, qui viendra sur vous. Vous serez alors mes témoins» (Act 1, 8).

Enfin, la grâce pentecostale déploie sa magnificence dans l'Assomption et le Couronnement de Marie, qui consomment le Oui de l'Annonciation. Par la puissance de l'Esprit s'accomplit en elle le mystère d'union au Père et au Fils dont l'Annonciation n'était que les prémices. Marie est alors, par excellence, l'icône de l'Église.

* * *

Pie XII disait du chapelet qu'il était «un résumé de tout l'Évangile», et Paul VI «un Évangile en raccourci». Au fil

des Ave, faisons comme Marie qui «méditait en son cœur» le mystère de Jésus incarné, mort et ressuscité. Certains jours de fatigue ou de maladie, de tristesse ou de découragement, peut-être ne pourrions-nous pas prier autrement. Le chapelet, c'est la prière du pauvre, de celui qui n'a rien, qui n'en peut plus, qui ne sait plus que dire. C'est la prière du publicain: «Aie pitié de moi, pécheur!». Et aussi la prière des jeunes qui ont besoin d'une maman à qui se confier, et des anciens qui y trouvent la douceur de l'esprit d'enfance. Nous perdons dans la journée tant de quarts d'heure! Comment n'en trouverions-nous pas un pour louer Marie, nous recommander à son intercession, avec tous ceux que nous portons en notre cœur, et nous laisser former par elle et par l'Esprit Saint à la ressemblance de Jésus,

Le chapelet a toujours été à l'honneur dans la Congrégation. Qu'il le reste! C'est une dévotion mennaisienne. Nous savons tous que, jusqu'à la fin de sa vie, le Père de la Mennais l'a récité tous les jours, parfois à des heures très tardives, quand le travail l'avait absorbé, voire accablé au point de ne pas lui laisser le temps de souffler. Pourtant, il ne s'endormait pas sans avoir rendu cet hommage à sa douce Souveraine. Il en recommandait aux Frères la récitation quotidienne, au point d'en faire un point de règle, et cela dès la première, celle de 1823.

La *Règle* actuelle dit que «des Frères aiment à exprimer chaque jour leur vénération envers la Vierge Marie, notamment par le chapelet médité» (C 44). Elle n'impose plus sa récitation communautaire. Mais celle-ci s'est maintenue ou a été reprise parfois dans les maisons d'Anciens, où les Frères à la retraite aiment prier aux pieds de Marie, le midi ou le soir, en lui portant les intentions de toute la Congrégation, spécialement celle des vocations. C'est une excellente pratique à encourager partout, et dont nous ne saurions trop remercier nos Anciens. Mais il serait bon aussi de le réciter en toute communauté, lorsque se présente une occasion propice: un

jour de fête de la Vierge par exemple, ou quelquefois pendant le mois de Marie, ou le samedi, ou en toute autre circonstance agréée par les membres de la communauté. Les traditions locales peuvent d'ailleurs varier à ce sujet; il faut y faire droit.

«Par nature, la récitation du Rosaire exige que le rythme soit calme et que l'on prenne son temps» (Paul VI, *Marialis Cultus*, n° 47). Mieux vaut l'abréger que le galoper, si le temps qui lui est imparti ne permet pas de prier les cinq dizaines. «Pussions-nous demander au Christ son regard (un regard d'enfant) pour regarder Marie, et, à Marie, son regard (un regard de servante) pour regarder Jésus naissant, mourant, ressuscité, glorieux» (A. Laurentin, *Une Année de grâce avec Marie*, p. 26).

Pour terminer ces quelques pages sur le chapelet, laissons la parole à un romancier bien connu: «Il s'est produit dans la sensibilité du peuple comme une désaffection pour la manière de prier et de célébrer la Vierge. Je veux parler du chapelet, dont Marie nous a pourtant clairement fait comprendre - avec insistance à travers ses apparitions, allant jusqu'à donner l'exemple - qu'elle aimait que nous le récitions.

Mais beaucoup de catholiques ont jeté le chapelet aux orties sous prétexte que, tout bien pesé, cette prière les ravalait au rang des perroquets. Comme c'est vexant, mon Dieu, quand on descend (probablement) du singe ! Voilà, ils étaient devenus beaucoup trop intelligents pour une prière aussi ronronnante. Désormais, ils avaient une expérience assez vaste de la prière pour se passer de cette béquille.

Je suis trop brutal? Alors, pardon. Mais prétendre que le chapelet n'est qu'un monotone bla-bla, n'est-ce pas reconnaître implicitement qu'on ne sait pas s'en servir?

Je ne prétends pas savoir, mais du moins ai-je essayé. Loin d'être une prière infantile, il me semble au contraire que le

chapelet (qu'on se contente d'en égrener une dizaine ou qu'on se lance dans la splendide épopée du rosaire) est une forme d'oraison très délicate, très complexe, très élevée. Car le chapelet ressemble à l'ordinateur: tout dépend du programme qu'on y insère. Il n'y a rien à attendre, sinon lassitude et dégoût, d'un chapelet vite marmonné, pendant lequel le seul effort mental consiste à compter les petits grains et à se dire: "plus que trois, plus que deux, plus qu'un et ouf!..." Mais c'est un autre monde que celui du chapelet médité, où le récitant fait tourner la rosace des mystères de Marie avec la floraison de ses propres mystères. Ce chapelet-là n'est plus un chapelet par coeur, mais un chapelet de cocur à coeur. Il peut s'épanouir sur la contemplation. Oh! pas toujours, et même c'est plutôt rare. Mais il suffit d'une fois pour comprendre à quel point il est inestimable - et puis, si c'est cela qui fait plaisir à Marie, que demander de plus?» (Didier Decoin, *La Sainte Vierge a les yeux bleus*, p. 180).

2 - Imiter Marie

Imiter Marie, c'est la prendre pour modèle et se mouler sur ses sentiments et sa conduite. Toute la première partie de la Circulaire traite de ce sujet, en l'appliquant à la vie religieuse du Frère. Je ne m'y étends donc pas ici.

Je répète cependant qu'il ne s'agit pas d'imiter Marie de l'extérieur, copiant ses habitudes, ses coutumes, ses manières de vivre, ce qui n'aurait aujourd'hui pas grand sens, mais de la prendre comme modèle du disciple de Jésus, en particulier selon les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité et selon les Béatitudes et les conseils évangéliques.

L'encyclique *Redemptoris Mater*, de Jean-Paul II, propose longuement à notre imitation «le pèlerinage de la foi dans lequel la bienheureuse Vierge avança, gardant fidèlement l'union avec le Christ». En effet, «il ne s'agit pas seulement

de l'histoire de la Vierge Mère, de l'itinéraire personnel de sa foi et de la "meilleure part" qu'elle a dans le mystère du salut, mais aussi de l'histoire de tout le peuple de Dieu, de tous ceux qui participent au même pèlerinage de la foi» (n° 5), et donc de chacun d'entre nous.

Le Concile Vatican II, de manière plus globale encore, déclare que Marie «occupe la première place, devenant figure de l'Église... dans l'ordre de la foi, de la charité et de la parfaite union au Christ» (LG n° 63). Elle est l'archétype auquel tout le monde se conforme, la «chrétienne parfaite» qui a réalisé de manière idéale la vocation à la sainteté telle que Dieu l'avait voulue à l'origine pour l'homme. Elle brille maintenant comme l'étoile du matin, qui attire le regard, indique le chemin à suivre et suscite le courage pour parvenir au but.

Il ne suffit d'ailleurs pas d'imiter Marie dans ses vertus, mais aussi dans sa mission. Elle a porté la Parole au monde, elle lui a donné Jésus. Jamais personne n'a parlé et ne parlera comme celle qui conçut et enfanta le Verbe. Il n'est pas d'apôtre plus grand qu'elle, aussi est-ce à juste titre que l'Église l'appelle la «Reine des Apôtres». A nous maintenant de la remplacer et de la continuer, d'être, non seulement d'autres Christ, mais d'autres Marie sur la terre, d'ouvrir en quelque sorte aux hommes des bras et un cœur de mère, d'apaiser les douleurs, de panser les plaies, d'essuyer les larmes.

Mais elle sut aussi se faire et s'effacer quand la Lumière décida de se manifester au monde, comme le Frère sait se taire et disparaître si nécessaire de la vie d'un jeune quand il l'a conduit à Jésus.

Le Père de la Mennais résumait tout cela en une phrase: «Il faut que votre cœur devienne semblable au cœur de Marie, qu'il soit animé du même esprit de charité, d'humilité, de zèle, de douceur, de pureté, de détachement des choses sensibles, de manière que les perfections de cette divine Mère

relient, en quelque sorte, dans toutes les paroles comme dans toutes les oeuvres de ses filles» (A Mademoiselle Chenu, *Anthologie*, p. 164).

3 - Vivre dans l'intimité de Marie

Le couronnement de cet effort spirituel d'imiter Marie est de vivre continuellement en sa compagnie, de faire ce que saint Joseph et saint Jean ont fait: l'accueillir chez eux, vivre avec elle, lui manifester en toutes circonstances beaucoup d'amour et pour ainsi dire ne plus faire qu'un avec elle.

En général, ce désir naît progressivement dans un coeur, en réponse à la demande ultime de Jésus d'accueillir Marie comme mère, et de se montrer ainsi «le disciple qu'il aime».

Se consacrer à Marie Ce lent cheminement vers une dévotion mariale plus développée, cette progression dans la confiance et l'amour de Marie aboutit presque toujours à la décision de se consacrer à elle. Dans beaucoup de pays il est d'usage, après le baptême d'un enfant, de le porter à l'autel de la Vierge et de le lui vouer. C'est un très beau geste de foi de la part des parents. Mais l'enfant devra ratifier, un jour dans sa vie, en son nom personnel, cette consécration faite par d'autres. Il éprouvera le besoin de se donner à elle corps et âme, et d'en faire pour ainsi dire l'élu de son coeur.

C'est ce que fit le Père de la Mennais, le 19 juin 1809. Ce jour-là, il se consacra, avec Féli, au Très Saint Coeur de Marie, comme «esclave d'amour». Le texte, écrit de la main de Féli, est signé par chacun des deux frères. On peut le lire dans *l'Anthologie tirée de ses oeuvres* de Marcel Doucet, p. 139-140. Il est inspiré de Boudon, qui influença lui-même Grignon de Montfort.

A l'exemple du Père Fondateur, il est traditionnel dans la Congrégation, au moins depuis le Frère Constantin-Marie, de faire pendant le noviciat, habituellement le 8 décembre, la consécration de soi à la Vierge Marie, selon la formule du Père Louis-Marie Grignon de Montfort. Les novices s'y préparent, dans les mois qui précèdent - habituellement les premiers de leur noviciat, sauf pour ceux d'Amérique du sud et d'Afrique de l'Est - en lisant le *Traité de la Vraie Dévotion à Marie* du même auteur et en s'exerçant à mettre en pratique ses directives spirituelles.

Cette consécration s'adresse à la Vierge Marie comme médiatrice auprès de la Sagesse de Dieu, le Verbe né de son sein virginal. C'est une consécration de soi à la Sagesse, mais par les mains de Marie, à qui le novice se remet totalement. Il ne se réserve rien pour lui-même, ni de son passé, ni de son présent, ni de son avenir, mais se consacre corps et biens à sa Souveraine, comme l'esclave à sa Maîtresse, «il lui donne plein pouvoir sur tout son être, afin qu'il soit totalement consacré à Jésus Christ» (Jean Lafrance, *En prière avec Marie, Mère de Jésus*, p. 140).

Nous n'aimons plus beaucoup aujourd'hui ce terme d'esclave ou d'esclavage, trop chargé de honte et de sang. C'est pourtant celui que Marie a employé pour parler d'elle le jour de l'Annonciation et traduire ses sentiments intimes devant la proposition de Dieu faite par l'Ange Gabriel. C'est aussi celui qu'utilisa le Père de la Mennais dans son acte de consécration à Marie, mettant à ses pieds «cette protestation d'amour et cet humble et doux engagement d'un éternel esclavage» (*Anthologie*, p. 157). Il reprendra exactement les mêmes termes quelques années plus tard dans un sermon à des collégiens congréganistes (idem, p. 161). Nous l'adoucissons et le traduisons par «servante», qui sonne mieux à nos oreilles, mais littéralement il faudrait dire «esclave». Il est vrai qu'être esclave de Marie et être esclave d'un homme assoiffé de puissance sont deux réalités très différentes!

Quoi qu'il en soit, la consécration de soi à Marie signifie qu'on lui abandonne tout, son être et ses biens, et qu'on se met entièrement à son service. On ne fera désormais rien de soi-même ni pour soi, mais toutes les activités seront entreprises en soumission au bon vouloir de Marie, pour sa gloire et, par elle, pour la gloire de Dieu. «On est désormais son serviteur, son fils, sa propriété inconditionnellement, consacré à elle sans aucune limite, afin de devenir elle-même vivant, parlant, agissant en ce monde» (*Saint Maximilien Kolbe*, p. 227)

Jean-Paul II, se référant à son expérience personnelle, constate que «la 'dévotion parfaite à Marie', c'est-à-dire sa vraie connaissance et l'abandon confiant entre ses mains, croît avec notre connaissance du Christ et notre abandon confiant à sa personne. Qui plus est, cette 'dévotion parfaite' est indispensable à qui entend se donner sans réserve au Christ et à l'oeuvre de la Rédemption. Grignion de Montfort nous introduit dans l'agencement même des mystères dont vit notre foi, qui la font croître et la rendent féconde. Plus ma vie intérieure a été centrée sur la réalité de la Rédemption, plus l'abandon à Marie, dans l'esprit de saint Louis Grignion de Montfort, m'est apparu comme le meilleur moyen de participer avec fruit et efficacité à cette réalité, pour y puiser et en partager avec les autres les richesses inexprimables» (*André Frossard dialogue avec Jean-Paul II*, pp. 185-186).

Ce fut aussi la manière de faire du Père Maximilien Kolbe, qui l'a conduit à une sainteté héroïque. Tout le monde n'atteint pas de tels sommets. Mais à ceux qui vivent leur consécration dans le quotidien, la Vierge réserve de grandes grâces. Elle les conforme peu à peu à son coeur, les fait participer à ses vertus et les introduit, à son côté, dans le mystère du Christ rédempteur.

Pour maintenir l'esprit de cette consécration, faite en liaison avec les promesses du baptême, il est bon de la renou-

veler fréquemment, au moins selon une formule abrégée, chaque matin ou chaque soir par exemple, et de se préparer chaque année à son anniversaire par la neuvaine de l'Immaculée Conception, clôturée le 8 décembre par le renouvellement, en public ou en privé, de sa consécration. Au temps du Père de la Mennais, tout nouveau profès, après avoir prononcé son voeu, se mettait spécialement sous la protection de la Très Sainte Vierge au cours d'une cérémonie particulière (cf. *Anthologie*, p. 164).

On sait, en outre, que le Révérend Frère Étienne Barbier, supérieur général, consacra la Congrégation au Coeur Immaculé de Marie, le 25 mars 1943, en pleine guerre, à la suite de la consécration du monde faite par Pie XII le 8 décembre 1942, demandée par la Vierge elle-même à Fatima. Cette consécration fut renouvelée, lors du dernier Chapitre, le 25 mars 1988, à l'occasion de l'Année mariale, dans la chapelle pauline de la basilique Sainte-Marie-Majeure, à Rome, l'un des plus anciens hauts lieux où la Vierge fut vénérée. Cette consécration de la Congrégation à Marie signifie que nous la reconnaissons comme Patronne de l'Institut, que nous nous mettons à son service et sous sa protection, que nous voulons propager son culte et sa dévotion parmi nos élèves et que nous abandonnons le passé, le présent et l'avenir de la Congrégation entre ses mains. Chaque Province ou chaque communauté peut reprendre à son compte cette consécration dans une circonstance qui lui paraîtra favorable.

Vivre sa consécration

Mais se consacrer à Marie n'a de sens que si l'on essaie de vivre continuellement cette consécration, d'avoir l'esprit et le coeur tournés vers Marie, remplis de sa présence, de son souvenir, de sa volonté. Au fond, c'est ne plus faire qu'un avec elle, comme l'enfant et la mère ne font qu'un. A qui pense le petit enfant laissé seul un instant par sa mère, qui doit s'occuper de la cuisine, des soins du ménage, des passants

qui frappent à la porte, des clients? Ses cris l'indiqueront dès qu'il se sera aperçu de son absence ! Ils montrent que son esprit est tout occupé de sa maman, même s'il ne le lui manifeste pas par des signes extérieurs quand elle est présente.

Cette vie avec Marie est éminemment pacifiante, libératrice de l'angoisse; elle établit dans l'abandon filial: «Jetez tous vos soucis dans le Seigneur» (cf. I Pi 5, 7), dans le coeur de votre Mère. Elle entraîne une pensée cordiale, amoureuse, qui remplit l'esprit et le coeur de sa douce présence, sans ces phantasmes obsessionnels qui se produisent parfois dans les relations entre deux personnes. C'est la plus efficace des cures psychologiques ! Marie laisse libre; son souvenir n'obsède pas, son affection n'est pas envoûtante et ne brûle pas. Elle ne détruit pas les personnes, elle les construit. «Cela ne fait rien si l'on ne pense pas à l'Immaculée à chaque instant, puisque l'essence de l'union avec elle n'est pas dans la pensée, la mémoire ou le sentiment, mais dans la volonté» (Saint Maximilien Kolbe, op. cit., p.233).

En somme, il s'agit de réaliser le souhait de Jésus mourant: accueillir sa mère dans l'intimité de sa vie, se montrer à ce point disciple de Jésus que l'on en devienne son frère et que l'on ait Marie pour mère. Il n'y a donc pas à craindre que le Christ, par qui seul nous sommes sauvés, reste dans l'ombre, oublié, et que l'amour que nous lui devons soit confisqué par sa mère. Marie, nous apprendra vite à la situer à sa juste place dans le mystère rédempteur, comme l'humble servante en qui la grâce du salut a fleuri plus qu'en aucune autre et s'est épanouie à cause de la grande miséricorde dont elle a été l'objet de la part de son Fils. Elle n'arrêtera pas sur elle nos regards, mais les dirigera vers Jésus. Elle nous éduquera à murmurer son Nom, et Jésus en retour nous aidera à prononcer avec tendresse le nom de sa mère, comme seul il a su le faire.

Rien ne fera tant plaisir à Marie que de nous former à la ressemblance de son Unique si nous l'accueillons pour Mère

dans toute notre vie. A nous de nous laisser enfanter par elle, éduquer par elle et former peu à peu à la ressemblance de son Premier-né. A nous de lui être un autre Jésus!

De même que le Père nous voit en son Fils parce que nous sommes son Corps (et donc le Père prononce sur nous les mêmes paroles que sur Jésus: «Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me complais»), de même Marie, à qui Jésus a dit: «Femme, voici ton fils» nous voit et nous aime comme d'autres Jésus. Elle aime tout le Corps de Jésus, et donc elle nous aime comme elle aime Jésus. Elle peut appeler chacun de nous «Jésus», parce que nous sommes un en Jésus. Il lui est impossible maintenant de voir son Fils sans nous voir puisque nous sommes son Corps, l'Église, et il lui est impossible de nous voir sans voir son Fils dont nous sommes les disciples, les frères.

Accueillir Marie en son intimité, c'est aussi accueillir ceux qu'elle accueille. Et d'abord l'Esprit Saint. Là où est Marie, là est l'Esprit. Et là où est l'Esprit, là est le Christ, là est l'Église, Corps et Épouse du Christ. On devine à quelle intensité de vie spirituelle et à quelle ouverture aux autres, aux plus petits, aux plus souffrants, «accueillir Marie chez soi» peut nous entraîner ! «Plus nous serons à elle, et mieux nous comprendrons le Coeur de Jésus, Dieu notre Père, la sainte Trinité» (Saint Maximilien Kolbe, op.cit., p. 233).

4 - Parler de Marie

«Promouvoir la dévotion mariale chez nos élèves» (D 118) est aussi une autre façon d'honorer Marie. Il est facile d'y éveiller leur coeur. Tout enfant aime naturellement sa maman, il aimera donc la Vierge Marie si l'on sait la lui présenter comme sa maman du ciel.

Pour certains, ce langage aura une résonance toute particulière qui les touchera au plus profond, peut-être pour le reste de leur vie. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, auront reçu de leur mère un amour simple et confiant envers Marie. Il suffira de l'entretenir. Il n'en est malheureusement pas ainsi pour tous; et devant des cas douloureux - orphelins, foyers brisés... - nous devons procéder avec beaucoup de délicatesse.

L'exemple du maître jouera un rôle capital. Les jeunes sauront vite sentir la qualité de ses relations avec Marie et seront tentés de l'imiter. Ils le percevront dans ses paroles, ses attitudes, ses actes de dévotion. Le respect et l'affection qu'il professe envers Marie, sa manière d'en parler, sont éducatifs par eux-mêmes. Ils induisent ou non un amour qui encouragera ou freinera en eux le développement d'une dévotion mariale.

Il va sans dire que les Frères des maisons de formation se montreront particulièrement zélés pour propager parmi les aspirants cette dévotion mariale, si favorable au développement d'une vie psychique et spirituelle harmonieuse et paisible. Là où est Marie, le démon est en fuite et se tient à l'écart. «Marie est présente à la naissance et à l'éducation d'une vocation religieuse. Elle est associée intimement à toute sa croissance dans l'Esprit Saint. La mission qu'elle a remplie auprès de Jésus, elle l'achève au bénéfice de son Corps qui est l'Église et en chacun des chrétiens, spécialement ceux qui s'attachent à suivre Jésus Christ «de plus près» (LG 42). Et c'est pourquoi un climat marial, soutenu par une théologie authentique, assurera à la formation des religieux l'authenticité, la solidité et la joie sans lesquelles leur mission dans le monde ne saurait être pleinement remplie. (CIVC-SVA, *Directives sur la formation dans les Instituts religieux*, N° 110, p. 70).

Comment nous y prendre? Sans doute en invitant nos élèves à gravir les trois échelons dont nous avons parlé.

Nous avons d'abord à les habituer à prier Marie, à recourir à elle dans leurs besoins, à se réfugier sous sa protection, à la louer pour ce qu'elle est, à la remercier pour les grâces obtenues par son intercession. Cela peut faire l'objet de tout un enseignement, au cours de la catéchèse ou de la pensée chrétienne.

La prière la plus simple est évidemment le «Je vous salue, Marie». Il peut facilement devenir routine. Il est donc bon d'en expliquer souvent la richesse et d'en faire goûter la saveur. Un Frère aimera initier ses élèves à la récitation du chapelet, médité selon les mystères du Rosaire; et pourquoi pas à celle de l'Angelus? Il invitera fréquemment ses élèves à réciter quotidiennement trois Ave Maria avant de se coucher. Geste simple, peu onéreux, mais qui, répété tous les jours d'une vie, témoigne d'un amour qui a su se maintenir jeune et fidèle malgré l'usure du temps et peut-être le sarcasme. Il les invitera même à la prière en famille: certaines d'entre elles lui doivent tant! D'autres ont tant besoin de sa protection!

Pour cette initiation à la prière mariale, il est des temps privilégiés: les fêtes mariales, le mois de mai ou celui du Rosaire, temps particulièrement propices pour éveiller à l'amour de Notre-Dame. Ce peut être l'occasion de parler des principales apparitions de la Vierge Marie (Lourdes et Fatima en particulier) et de l'histoire des sanctuaires où elle est vénérée. Et comme la pratique vaut mieux que la théorie, pourquoi ne pas organiser avec les élèves des pèlerinages aux sanctuaires locaux? En général, les jeunes les apprécient.

Le deuxième stade sera d'inviter ses élèves à *imiter Marie*. Ils ne pourront le faire qu'à condition de connaître sa vie, et donc les passages d'évangile qui parlent d'elle. Un enseignement systématique s'impose ici, adapté à l'âge et inspiré de la tradition de l'Église. On aura particulièrement à coeur de se conformer aux directives du Magistère actualisées pour notre temps. Elles se résument dans les orientations données

par Paul VI dans *Marialis Cultus*: bien souligner les aspects trinitaire, christologique et ecclésial de la vocation de la Vierge Marie et insister sur les racines biblique, liturgique, oecuménique et anthropologique de son culte. (cf. *Marialis Cultus*, n° 29-39)

Nous aurons chance alors de proposer aux jeunes une dévotion équilibrée et forte, qui réponde à leurs aspirations d'épanouissement spirituel. La Vierge Marie les tournera vers le Christ, seul Sauveur et Médiateur auprès du Père.

Pour arriver au troisième stade, *accueillir Marie dans leur vie*, la constitution de groupes marials paraît à préconiser. Dans sa jeunesse sacerdotale, le Père de la Mennais considérait que les Congrégations mariales étaient un des meilleurs moyens de transformer l'esprit des collèges et de former spirituellement les garçons. Il dit: «J'en ai formé moi-même sept dans le diocèse de Saint-Brieuc pendant que son administration m'était confiée (...). Ainsi la congrégation des jeunes gens que je dirigeais à Saint-Brieuc était admirable; elle se composait de quatre-vingts à quatre-vingt-dix écoliers qui étaient le modèle de tous les autres» (*Anthologie*, pp. 161-162). Nous avons de nombreux sermons du Père à ses congréganistes - «au moins soixante-huit» dit le R. F. Abel (*Circulaire* n° 120) - qui nous permettent d'apprécier sa méthode et ses visées. Les Associations mariales sont restées à l'honneur dans nos collèges, sous différentes formes: congrégations mariales proprement dites, Légion de Marie, groupes de Notre-Dame, Confréries Notre-Dame du Oui, ouvertes même à des non-scolaires.

Tous ces organismes sont des lieux privilégiés de formation spirituelle en profondeur, où le lien avec la Vierge Marie est le fondement même de l'association. C'est lui qui donne au mouvement sa nature propre. Les membres s'exercent d'abord aux premiers stades d'une dévotion mariale, prier et imiter Marie, puis progressivement accèdent au stade supé-

rieur, selon la spiritualité du mouvement: se mettre à l'école de Marie, se laisser enfanter et éduquer par elle, recevoir d'elle le nom de Jésus, tout faire en Marie, avec Marie, pour Marie et par Marie, et ainsi, comme le dit le Père de la Mennais, «se consacrer au service de Jésus en se consacrant à Marie» (*Anthologie*, p. 159).

Il y a là un chemin spirituel qui conduit à la sainteté. Il correspond à un appel particulier du Seigneur, qui ouvre le coeur de son disciple à un amour filial intense envers sa mère. Il est des jeunes gens et des jeunes filles qui s'y trouvent très à l'aise; il répond à leurs aspirations et à leurs désirs. Ayons soin de le leur proposer et de les y guider, ils y trouveront un épanouissement qu'ils n'auraient peut-être pas trouvé ailleurs. «La figure de la Vierge ne déçoit aucune des attentes profondes des hommes de notre temps, et leur offre un modèle achevé du disciple du Seigneur: artisan de la cité terrestre et temporelle, mais pèlerin qui se hâte vers la cité céleste et éternelle; promoteur de la justice qui délivre l'opprimé et de la charité qui porte secours au nécessiteux, mais par-dessus tout témoin actif de l'amour qui édifie le Christ dans les coeurs» (Paul VI, *Marialis Cultus*, n° 37).

* * *

J'ai parlé surtout, dans cette Circulaire, de l'accueil de Marie par chaque Frère, dans sa vie personnelle. Je ne voudrais pas la terminer sans dire un mot de *l'accueil de Marie dans nos communautés*. Sans doute y ai-je fait çà et là allusion, mais comme par incidence. Je voudrais ici être plus explicite, fût-ce brièvement.

Marie a-t-elle une place privilégiée dans cette petite église domestique qu'est la communauté, comme elle en a une dans l'église paroissiale et dans l'Église universelle? La mettons-

nous à l'honneur dans la maison, spécialement à l'oratoire, où fleurs, statues et images de bon goût, pensées judicieusement choisies et renouvelées de temps en temps sont le signe d'un amour qui reste en éveil?

Aimons-nous la prier ensemble, solliciter son aide et ses lumières, lui confier les intentions communautaires: les jeunes de notre école, en particulier ceux qui nous créent du souci, les vocations dans l'Église et la Congrégation, surtout celles qui gravitent autour de la communauté? L'invoquons-nous aux intentions de la paroisse et des familles, des malades et des pauvres du quartier, portons-nous à ses pieds les cas désespérés, rebelles à toutes les attentions et supplications?

Soyons heureux de marquer ensemble ses fêtes, de la chanter par des hymnes et des cantiques, de nous joindre, - d'une manière à discerner en commun -, aux festivités paroissiales, diocésaines et nationales en son honneur. Profitons d'une occasion favorable pour lui consacrer la communauté et ses activités apostoliques, et renouvelons de temps en temps cette consécration, par exemple chaque année.

La dévotion mariale communautaire crée une atmosphère d'unité, de confiance, de fête. C'est toujours le rôle d'une mère de garder ses enfants unis dans la paix et la joie. Que chacun ne se contente donc pas d'une dévotion mariale personnelle, mais contribue, avec discrétion, mais aussi avec simplicité et audace, à son expression communautaire.

Ce que je dis ici de la dévotion communautaire, sans doute faudrait-il le dire aussi, mutatis mutandis, de la dévotion populaire. Celle-ci est une expression de la foi beaucoup plus profonde qu'on ne le croit souvent. Même si elle demande parfois à être rectifiée et guidée, elle est à encourager. Et nous devons nous faire un plaisir de la partager et de la soutenir, nous mêlant aux fidèles qui expriment, avec une ferveur simple et spontanée, leur affection envers la Mère de Dieu.

Notre rôle à ce sujet est beaucoup plus d'éclairer et d'instruire que de critiquer et de dissuader. Pour les missionnaires, ce peut être un bel exemple d'inculturation intelligente dans le pays qui les accueille, en Amérique du sud, en Afrique, aux Philippines, en Polynésie...

CONCLUSION

Joseph, qui avait «résolu de la répudier sans bruit» (Mt 1, 19), fut invité en songe par l'Ange à «accueillir chez lui Marie son épouse» (Mt 1, 20). Ce don de Dieu, d'une richesse inouïe, lui apportait en même temps le Fils Bien-Aimé du Père, auquel il allait donner son nom: «Tu l'appelleras Jésus» (Mt 1, 21). On imagine difficilement ce que furent pour lui ces années passées en contact immédiat avec le Mystère de Dieu. La présence quotidienne de Marie, «pleine de grâce», et de Jésus qui, sous ses yeux, «croissait en sagesse, en taille et en grâce, devant Dieu et devant les hommes» (Lc 2, 52), dut le remplir d'un bonheur dont il mesurait avec émerveillement, chaque jour davantage, la divine gratuité.

En réponse au désir de Jésus mourant, *Jean*, lui aussi, «accueillit Marie dans son intimité» (Jn 19, 27). Leur commune expérience du Calvaire et du Cénacle les plongea dans les insondables richesses du cœur de Jésus. A l'écoute de Marie, «qui conservait avec soin tous ces souvenirs et les méditait dans son cœur» (Lc 2, 19), Jean apprit à connaître «le don de Dieu». Rien n'annonçait que ce jeune «fils du tonnerre» (Jn 3, 17), si ardent à souhaiter que «tombe le feu du ciel» sur les ennemis de Jésus (Lc 9, 54), devînt «l'aigle mystique» que nous découvrons son évangile. Marie, sa mère, l'enfanta et l'éduqua au Mystère de Jésus et de l'Église.

A nous aussi Jésus dit: «Voici ta mère». «Ne crains pas de la prendre chez toi». Comme Joseph et Jean, accueillerons-nous «le don de Dieu»? Marie sera-t-elle chez elle en nous? La laisserons-nous nous concevoir, nous enfanter et nous éduquer? Serons-nous l'enfant qui regarde sa maman, éperdu d'amour, et qui s'efforce de l'imiter?

La contemplation de son mystère au long de cette Circulaire nous a-t-elle fait «prendre une plus profonde conscience

de la vie religieuse saisie dans son modèle» (n° 53)? Consacrée à Dieu et par Dieu le jour de l'Annonciation, Marie ne s'est jamais reprise. Elle a toujours correspondu à la grâce de sa vocation. Chacun de ses actes a renouvelé son premier oui.

Cela nous paraît tout simple et comme allant de soi. Mais il est une petite phrase que nous oublions trop souvent dans l'Évangile en ce qui concerne Marie, celle qui clôt le récit de l'Annonciation: «Et l'ange la quitta» (Lc 1, 38). Il ne revint jamais plus. Dès que fut obtenu le consentement libre de la simple créature au dessein du Créateur - de telle manière que l'homme fût sauvé par l'homme - le «merveilleux» s'achève dans la vie de Marie. Elle est réduite à la condition commune: discerner la volonté de Dieu à travers la médiation des événements et des personnes, dans la réflexion et la prière. Elle y acquiesce de tout son coeur, en disciple parfaite qui écoute la parole et la met en pratique.

Où cela l'a-t-il conduite? A la croix, certes, mais, au-delà de la croix, à la résurrection, à la gloire. Marie nous montre où aboutit le chemin de la fidélité quotidienne à la parole donnée une fois pour toutes. Là où elle est, là nous serons, à condition d'être, comme elle, fidèles quotidiennement à l'appel du Seigneur. Nous la contemplons au terme de la route «revêtue du soleil, la lune sous ses pieds, la tête couronnée d'étoiles» (Apoc 12, 1). Elle nous attend, elle nous fait signe, elle est signe de la fidélité de Dieu à la fidélité de l'homme, «signe d'espérance de la vie religieuse» (n° 53). Gardons les yeux fixés sur elle. «Regardez l'étoile! Invoquez Marie!» (Saint Bernard, «Sermon en la fête du Saint Nom de Marie»).

«Toutes les générations me diront bienheureuse», avait-elle prophétisé. La nôtre ne fait pas exception. Elle joint sa voix à la louange des siècles, louange inaugurée au lendemain même de l'Incarnation par Élisabeth: «Bienheureuse es-tu

d'avoir cru!», continuée discrètement par Jésus lui-même: «Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique», et reprise sans fin par l'Église: «Bienheureuse Vierge Marie».

La manière de dire Marie Bienheureuse varie à l'infini. Un cœur aimant sait en trouver mille et une. Il le dit des lèvres, il le dit du regard, il le dit d'une inclination de tête, d'un baiser, d'un sourire, il le dit seul dans le secret de sa chambre, il le dit en public, à pleine voix, dans les chants populaires ou liturgiques, il le dit avec ses pieds qui le conduisent en pèlerinage au sanctuaire marial voisin, avec ses mains qui offrent un bouquet, allument un cierge ou peignent une icône, avec ses oreilles attentives à la Parole de Dieu, avec tout son être qui s'essaie à imiter Marie, il le dit dans la prière, il le dit dans l'action, dans sa classe au milieu de ses élèves, dans le silence de son bureau, dans le brouhaha d'une réunion, il le dit dans la souffrance et il le dit dans la joie, il le dit dans tous les instants de sa vie, associée à la vie de Marie. En un mot comme en mille, il le dit avec son cœur. Et cela lui suffit. Parce qu'il est heureux de contempler son modèle et de chanter sa mère, jamais lassé, jamais rassasié, jamais à bout de souffle.

Il sait qu'au premier appel, elle est là présente, Mère à la main tendue et au secours offert. Mère de tous les moments, de toutes les peines et de toutes les joies. Vierge des matins clairs, lorsque la vie sourit et chante gloire à Dieu dans le ciel de Bethléem, ou l'alléluia pascal. Vierge de midi, pour qui ne craint pas le travail, ponctuelle, besogneuse et recueillie, tout entière à son Dieu et à ses hôtes. Vierge des jours d'été, quand gronde l'orage des passions et que le tentateur rôde, comme un lion rugissant cherchant à dévorer sa proie. Vierge des ténèbres quand tout semble crouler autour de soi et que l'on reste seul au pied de la croix, désarmé par l'épreuve, sans rien voir ni comprendre. Vierge de la réflexion, de l'adoration et du silence, dans la petite chapelle

communautaire, ou, à la lueur d'une lampe de bureau, penché sur ses livres d'études, ses cahiers de correction ou ses registres de compte. Vierge de la Visitation, qui apporte le Seigneur à qui lui ouvre et la reçoit. Vierge de Cana qui intercède pour tous les besoins et suscite la foi. Vierge de toujours et de partout.

Prie-la. Imite-la. «Accueille-la chez toi», portes grandes ouvertes. Fais-la connaître autour de toi!

Que chaque communauté lui soit un autre foyer de Nazareth!

Que la Congrégation entière l'honore, la prie et l'aime!

Que le voeu du Père de la Mennais se réalise: «O Marie, dirigez avec une maternelle bonté, à travers les périls qui les menacent, tous les membres de cette Congrégation dont vous êtes la Patronne... Qu'à l'heure de la mort, votre amour les protège encore!» («Sermons» III, 1025 bis; *Règle de Vie*, p. 89).

Frère Bernard GAUDEUL, F.I.C.
Supérieur général

Rwanda - Zaïre - Ouganda
Juillet - août - décembre 1990

POUR AIDER A L'ÉCHANGE COMMUNAUTAIRE

La Circulaire touche beaucoup de sujets. Il est impossible de les reprendre tous. Les échanges communautaires se limiteront à quelques-uns. La deuxième partie, la plus pratique, pourrait sans doute permettre des échanges plus faciles, surtout dans les communautés moins habituées au dialogue en profondeur. On pourrait ensuite aborder la première partie, rendue alors plus facile. D'où la proposition suivante, qui n'a rien d'impératif.

1 - ÉCHANGE SUR LA 2e PARTIE

1) Que faisons-nous en communauté pour honorer Marie: chaque jour? ses jours de fête?

2) Que faisons-nous pour éveiller et développer la dévotion mariale parmi nos élèves, sous chacun des trois aspects: prier, imiter et accueillir Marie?

3) Chacun peut maintenant parler de sa dévotion à Marie: son évolution, les difficultés rencontrées, la manière dont il les a surmontées, sa situation actuelle par rapport aux trois points: prière, imitation, accueil de Marie dans son intimité. Quel trait de Marie préfères-tu?

4) On peut aussi se concentrer sur un point particulier, par exemple:

- le chapelet: son importance dans ma vie, ma méthode personnelle.
- la consécration à Marie dans ma vie.

- les pèlerinages dans ma vie, l'Angelus, les trois Ave Maria...

5) Terminer par: que pourrions-nous faire dans la communauté, dans l'école, pour développer la dévotion à Marie?

II - ÉCHANGE SUR LA 1^{ère} PARTIE

1) La réflexion sur *la vocation de Marie* à être Mère de Dieu, le jour de l'Annonciation, peut être l'occasion d'un échange sur la vocation de chaque Frère de la communauté: naissance de cette vocation, sentiment(s) éprouvé(s), difficultés rencontrées, croissance. Cela permettrait le partage de ce que l'on est, une meilleure connaissance mutuelle, une écoute fraternelle de qualité.

2) Un autre échange pourrait porter sur *les valeurs* de la vie religieuse, en comparant notre manière de les vivre à celle de Marie:

- *les vœux*: insister surtout sur:
 - l'esprit d'abandon, de détachement dans la Pauvreté.
 - l'aspect de fécondité de la Chasteté consacrée.
 - l'aspect d'union à la croix du voeu d'Obéissance.

Comment pouvons-nous nous aider mutuellement à les vivre?

- *la prière*: prendre par exemple les aspects suivants:
 - Y a-t-il une parole que j'aime «garder dans mon coeur»?
 - donner des exemples où des personnes, des événements m'ont dit la parole de Dieu.
 - le Magnificat dans ma vie.
 - ai-je fait l'expérience d'une prière de contemplation plus silencieuse?

- *la mission*: on pourrait choisir parmi les quatre faits signalés:

- la Visitation: quel est mon zèle à partager la Parole? Ai-je fait l'expérience de la fécondité de mes visites aux familles, à ma famille?
- Cana: quels sont les besoins les plus criants des jeunes de notre école?
- le Calvaire: échanger sur la fécondité de la souffrance, de la compassion.
- le Cénacle: Marie et l'Esprit dans ma vie.

- *l'attitude éducative de Marie*: approfondir la relation de Marie avec Jésus adolescent: en quoi peut-elle éclairer la mienne?

3) *Marie, ma Mère*: l'échange pourrait se terminer par une prière partagée, à partir de la contemplation de Marie et de Jean au Calvaire, accueillant la parole de Jésus: «Femme, voici ton fils». «Voici ta mère».

- Pour ceux qui aimeraient un échange biblique, on pourrait chercher les figures de Marie dans l'Ancien Testament.
- Y a-t-il d'autres aspects abordés par la Circulaire sur lesquels j'aimerais échanger?

- 2e PARTIE: COMMENT ACCUEILLIR MARIE CHEZ SOI?	69
1) <i>Prier Marie</i>	69
- Prier et célébrer Marie.....	69
- Le chapelet.....	73
2) <i>Imiter Marie</i>	83
3) <i>Vivre dans l'intimité de Marie</i>	85
- Se consacrer à Marie	85
- Vivre sa consécration	88
4) <i>Parler de Marie</i>	90
. . . La dévotion mariale communautaire	94
Conclusion.....	97
<i>Annexe: Pour aider à l'échange communautaire</i>	101
<i>Table de matières</i>	105

Table des matières

«ACCUELLIR MARIE CHEZ TOI»

- Introduction	3
- 1 ^{re} PARTIE: <i>POURQUOI ACCUELLIR MARIE CHEZ SOI?</i>	8
I - <i>Marie, modèle des consacrés</i>	13
- «Marie, consacrée totalement par l'ombre du Saint Esprit» ..	13
- une initiative de Dieu	15
- une réponse de l'appelé.....	19
- «Marie, arche de la nouvelle Alliance».....	21
II - <i>Marie et les valeurs de la consécration religieuse</i>	25
1) <i>Marie et les trois vœux</i>	25
- «Servante du Seigneur dans la pauvreté des anawim»	25
- «Marie, mère du bel amour».....	28
- «Vierge obéissante dont le oui changea notre histoire»	31
2) <i>Marie et la prière</i>	34
- «Femme contemplative qui garde toutes ces choses dans son coeur».....	34
- L'attitude intérieure de Marie: une écoute attentive de la parole de Dieu.....	34
- La prière de Marie: le Magnificat et Cana.....	40
3) <i>Marie et la mission:</i>	43
- «Missionnaire se hâtant pour se rendre à Aïn Karim»	43
- «qui perçoit les besoins des époux de Cana»	46
- «témoin fidèle au pied de la croix»	49
- «Centre d'unité autour duquel se rassemble l'Église dans l'attente de l'Esprit».....	57
4) <i>Marie, modèle des éducateurs</i>	58
- Marie, éducatrice de Jésus.....	58
- Marie, éducatrice de l'Église	61
III - Marie, mère des religieux	64

